

Le musée clandestin

Résumé: péripéties d'une tête de turc qui fonde son propre musée.

Texte de jaquette suggéré

Vaste local recherché pour loger le musée des grands Québécois.
Corpus de personnages variés. Parfait état. Bel ensemble. Apparence neuve.
Entreprise «clef en main». Souvenirs facultatifs. Pile d'incertitudes comprise.
Vendeurs de brocante s'abstenir. Faites une offre! À qui la chance?

Auteure : Marie-Josée Hudon
Adresse courriel : info@mdgq.ca
Adresse postale : 4587 rue Pontiac Montréal
PQ Canada H2J 2T2
Tél. 514-528-0716

Genre : autofiction poétique, à portée essayistique.

70 pages.
Fonte : Times new roman
Simple interligne et demie
12 points

N.B.

Une première édition a été déposée aux archives nationales du Québec le 20 novembre 2019.

Numéro de dépôt : 470097

Titre : Le Musée des Grands Québécois : une autre forme de mémoire : récit /

ISBN/ISSN : 978-2-9818239-0-8

Nombre d'exemplaires : 2

Numéro de client : 01331199

tirage : 12 exemplaires

Éditions Siècle fou

4587, rue Pontiac
Montréal (Québec), H2J2T2
info@mdgq.ca

Pour information :

Nom de l'employé : Anne-Marie Gérin

Téléphone : 514 873-1101 poste 6744

Courriel : am.gerin@banq.qc.ca

TABLE DES MATIÈRES

Prologue	page 4
1- Le premier prix.....	page 5
2- Guy Deshaies, chef de pupitre.....	page 8
3- Brigadière scolaire.....	page 13
4- Portrait robot.....	page 14
5- Aux portes de l'évasion.....	page 16
6- La crypte.....	page 19
7- Errance.....	page 20
8- Nouveau canevas.....	page 22
9- La vedette.....	page 22
10- Chiard allégorique.....	page 24
11- La cage à dauphins.....	page 24
12- Le mauvais œil.....	page 25
13- Va savoir!.....	page 25
14- Peindre dans l'Urgence.....	page 26
15- P'tit Bonheur.....	page 26
16- Le sosie.....	page 28
17- Les reines du foyer.....	page 28
18- Michel-Ange.....	page 29
19- L'étalagiste.....	page 31
20- Feu feu joli feu.....	page 32
21- Musée sors de ce corps!.....	page 33
22- La vie d'artiste.....	page 33
23- L'erreur d'Alexis Tremblay.....	page 36
24- Dénouement inespéré.....	page 37
25- Atelier-éducatif.....	page 40
26- Atelier-Souvenir.....	page 43
27- Le Tarzan québécois.....	page 47
28- Montée divine.....	page 48
29- Pinceau no 4.....	page 50
30- Retouches.....	page 52
31- Dimanche en famille.....	page 54
32- Windigo.....	page 57
33- Sous l'aile.....	page 62
34- Mauvais rêve.....	page 64
35- Métatarses.....	page 65
36- Lettre à une grosse peinture (1).....	page 65
37- Lettre à une grosse peinture (2).....	page 66
38- Y.....	page 66
Épilogue.....	page 68
Postface.....	page 69
Post-postface.....	page 69

À mon fils Louis-Michel
À ma mère Hélène

Remerciements :

Merci à Jean-Claude Sauriol, Robert Ascah, Jimmy Di Genova, Mario Bonenfant, Charles-Eugène Bergeron, Claire Drapeau et Christiane Hudon pour leur soutien indéfectible.

Ce qui est mal nommé ajoute au malheur du monde.

Albert Camus

Avant-propos

Les personnalités publiques citées dans cet ouvrage (à titre posthume ou encore vivantes), le sont dans le seul et unique but de souligner leur apport exceptionnel dans la société.

PROLOGUE

La rencontre annuelle du regroupement des musées du Québec accueille ses membres cette année autour du thème «L'humain au centre de l'action muséale». Sans doute la diaspora muséologique québécoise ressent-elle le besoin de se serrer les coudes, dialoguer avec fluidité sur d'essentielles introspections, développer des liens communs, créer un lieu propice à l'entraide. Il existe environ quatre cents musées au Québec. De ce nombre, une poignée d'institutions agréées peut compter sur une aide financière intermittente de l'État. Quelques exceptions bénéficient de subventions annuelles récurrentes. La grande majorité doit s'organiser seule avec un pécule tombé du ciel.

Dans le cas du musée des grands Québécois il est permis de désespérer. Il suffirait de déplacer quelques mots de cet énoncé pour trouver LA formule payante... Comme au Scrabble! Voici ce qu'il en résulterait: «L'action muséale au centre de l'humain.»

À ce propos, un petit article de journal a attiré mon attention récemment. On y dénonçait un certain désintérêt de notre société à l'égard de ses grands personnages. Les sommes consenties par le gouvernement au fil des cinq dernières années pour l'intronisation de 69¹ personnes au Registre du

patrimoine culturel totalisaient moins de 15 000 dollars. L'article citait le ministre de la Culture et des Communications qui insistait sur la légitimité de sa liste de personnages célèbres en précisant que sa mise en valeur «restait à éclaircir.»

Voici donc un éclairagiste doué pour flouter la distance focale située entre le *follow spot* et l'éteignoir! Il n'en faut pas plus pour endormir la Belle au bois dormant pendant cent ans. Depuis cette annonce fracassante, la liste des «invités» s'allonge. Quinze mille dollars pour le festin des rois? Hum... En effet, ça ne fait pas très sérieux. Mais je ne suis pas là pour faire des analyses factorielles ni développer quelques études comparatives que ce soit. Entre un projet de panthéon québécois remis aux calendes grecques et le ventilateur de ma salle de réveil, plusieurs nations se débrouillent au chapitre de l'originalité et des modèles à suivre. Le Panthéon de Rome par exemple, conserve ses divinités orgiaques. Le sanctuaire de Yasukuni au Japon rassemble des fous qui ont donné leur vie pour l'empereur. D'autres temples occultes abritent des révolutionnaires sanguinaires. Quant au Panthéon de Paris, il loge un record de cinq femmes. Que se passe-t-il au Québec d'équivalent à part la grotte de Saint-Elzéar, dans laquelle une colonne vertébrale de rongeur² suscita tout un ramdam au siècle dernier? Mais je reste pessimiste. J'ai une longueur d'avance: être la seule au monde à reconnaître le «patrimoine humain» en lieu et place du «patrimoine culturel»! Non mais! Avouons-le! Quel égarement! Quelle aliénation! Chasser l'évidence et elle revient au galop! Encore une bourde de ma société qui ne comprend pas qu'un héritage distinct puisse être nommé distinctement! En attendant d'être assommée par lettre de huissier, je me positionne: dorer la pilule qui ne passe pas, faire trotter ma pensée naïve, me pencher sur cette gestation au berceau, défendre cette cause perdue d'avance. Perdue d'avance? Étudions la question.

1- Véritable chiffre publié.

2- Il s'agit plus précisément d'un squelette de carcajou.

Le premier prix

Peintre du dimanche. Quel magnifique passe-temps! Ne plus se prendre au sérieux, découvrir un effet bœuf par accident, y aller à tâtons guidée par l'inspiration du moment... «Commencez par faire de petits exercices!» m'a suggéré le commis au comptoir du magasin de matériel d'artistes. «Faites-vous plaisir avec ces *kits* de peinture à numéros! Vous aurez la sensation des grands maîtres! Garantie! Après quoi, vous pourrez tenter vos propres compositions!»

J'en ai choisi quelques-uns: paniers d'osiers à la Marie-Antoinette, quelques granges américaines, une cabane en bois rond, cette harde de mustangs... Il suffisait d'ouvrir des capsules de couleurs préparées par le fabricant pour devenir «moi». Elles étaient toutes plus faciles à appliquer les unes que les autres. «J'accrochais» partout dans mon petit appartement. À cette époque, je m'exécutais en regardant «*Le travail à la chaîne*¹», une émission de télé en vogue. Les lignes du téléviseur ne dépassaient jamais les miennes. Que j'avais du talent!

Petit à petit je raffinaï mon art. Munie d'un vaporisateur, une technique au pochoir me permettait toutes sortes d'explorations picturales. Je soufflais l'air de mes galaxies inventées, sous l'influence du parc d'attraction le plus couru de la planète: la Ronde. À cette époque, la ville de Montréal explosait de bonheur jusqu'aux confins de son île artificielle de la terreur. Expo 67 avait ses «beaux» quartiers. Vous même, qui sait, avez parcouru ses nouveautés, souriants de toutes vos dents de métal mou.

Il s'y trouvait planté là, un manège pyramidal nommé le Gyrotron²; une structure en aluminium pur plus haute que le Kilimandjaro. Moyennant deux ans d'attente, vous obteniez le privilège de tournoyer sans fin autour d'une sphère poussiéreuse, (sans doute notre soleil).

Assis au centre de vos voisins de gondole, prisonniers des rails du futur, vous circuliez à la vitesse d'un camion de décharge qui fait bip bip. Après trois ou quatre tours de piste, je n'en croyais pas mes yeux de constater la technique en trompe l'oeil chez Jupiter. Elle ne tenait pas la route. Bref, cette expérience orbitale frôlait le ridicule, mais son immobilisme carton-pâte reposait ma tête sur la Terre d'à côté. Cela me convenait parfaitement. D'apparence sérieuse à l'extérieur mais consommée à l'intérieur, ce manège-là au moins, ne me trahissait pas. Il me donnait le temps de garder le contrôle entre les toutous gagnés à l'air libre et le luxe de choisir le prochain. Oui, le prochain manège, à la carte de ma sainte prudence. Car prendre place dans un boa constrictor en acier trempé, ou disparaître dans le ventre de la Tarasque à langue épaisse constituait un véritable «pensez-y bien». Ces manèges-là, capables de changer votre pression diastolique, vous transformer en bavette de moelle épinière, régurgiter votre chair morte de peur, ne figuraient pas sur ma liste. Rendre audible ma panique par-dessus les taudis de Montréal ne m'intéressait pas; pas tant que ce charmant édifice³ visible du haut du pont Jacques-Cartier dont la toiture nappée de crème glacée molle, cerclé de *Miracle Whip*, épousait la forme d'un conte des milles et une nuit déposé là par magie. Il abritait une troupe de dauphins qui comblait les foules⁴. Je couronnais ma visite par un tour de grande roue, traversée par les chaudes épées lumineuses de l'été au couché du soleil.

Chaque année, je participais aussi à des symposiums de banlieue. Cette année-là, je mesurai mon savoir-faire grâce à un concours à l'issue duquel il était possible de se mériter quelques outils indispensables: pinceaux, spatules, couteaux, éponges, térébenthine, un cahier «1000 coloriages anti stress», un chevalet télescopique et finalement, ce que je lorgnais par-dessous tout, la tête de Van Gogh en *kit*! Les membres du jury formulèrent de nous faire tous concourir autour d'une thématique canine. Quelle belle idée! J'ai lâché mon fou et peint mon brave petit chien gris. Il poussait sur la tête de mon animal des cheveux souples et soyeux tandis que tout le reste de son corps se couvrait de poils drus. Eh bien croyez-le ou non, j'avais si bien brossé la différence que mon œuvre gagna le premier prix! Je réalisai alors que j'avais peut-être une prédisposition pour le portrait. Afin de vérifier mes soupçons, j'ai sauté sur le Van Gogh et ses échantillons de jaunes soufre, tournesol, blé Millet, or kimono. Les gobelets alignaient aussi noir presbytère, bleu solitude, rouge furieux, vert bistro, rose coeur brisé et un gris métallique. Pour le revolver.

Je m'appliquais donc à beurrer de plus en plus épais des croûtes qui se respectaient, sans avoir à me sentir au travail, contrairement aux ambitieux artistes émergents qui se tuaient à l'ouvrage dans d'immenses lofts à ne jurer que par la création contemporaine. Je voyais d'ici les complications de leurs ambitions : signer des baux onéreux et toucher rapidement le fond du gouffre de Padirac. Carburger au rendement spéléologique assoiffé de gouttelettes d'abstractions; celles qui pourraient rapporter gros! Ma peinture ne concurrencerait jamais avec ces arachnéens acharnés, pendaison à la poutre, car je ne chercherais pas le filon plastique cloué au plafond des prétentions. Non. Combattre la mortalité inéluctable qui sévissait dans mon entourage vieillissant serait beaucoup plus cosmique. Car je soupçonnais que des milliers d'autres déplumés de ma génération, nés au début des années 60, souffraient la même pierre à l'estomac, et qu'ils digéraient en silence leur inconscient collectif en compote. C'est d'ailleurs comme ça que les cancers commencent. Entreprendre une démarche vouée à la mémoire de ceux qui avaient éclairé ma trajectoire m'a alors semblé impératif. Je me suis mise à l'ouvrage et réalisai les portraits format géant d'un nombre significatif d'inoubliables, histoire de soulager ma nostalgie galopante. Il ne suffirait plus qu'à dérouler mon travail, le loger quelque part, planter mon enseigne lumineuse et même si les historiens et les muséologues ne me voyaient pas venir, je visais GRAND!

Mais la désillusion enfonça son clou de finition dans l'os. L'hostilité régnait partout. Mes matadors errants se cognaient la tête à un mandat d'expulsion à la clef. Au tourniquet des commotions, cela ne manquait pas de divertir. «Perdu dans l'espace⁵» présentait un groupe intergalactique aux enjeux

clairs : ma nation n'en avait rien à foutre de mon esprit de famille. Qu'à cela ne tienne! Seule dans le désert de Judée, je trouverais ce lieu sûr pour accoucher de mes méchants chérubins. Oui Madame! Tout faire pour ne pas perdre de vue la célèbre progéniture québécoise du dernier siècle! Il m'importait au plus haut point, de déverrouiller la grande porte de la pouponnière au-dessus de laquelle flottent des portraits de bébés dodus d'histoires! Où peut-on nourrir au biberon des millions de visiteurs? Créer le «musée des grands Québécois»? Qui y a vraiment pensé? Quelle institution à part celle-là, peut pousser des réflexions aussi fondamentales sur la valeur du «patrimoine humain» du Québec? Voici l'occasion, qui sait l'une des plus déraisonnable, de rencontrer de vrais bagarreurs avec un nouvel angle d'attaque! Celui qui surprend votre innocence dans le ring avec les pugilistes! Voyez cette file de gens rougeots⁶ au vestiaire, qui attendent de déposer leurs ceinturons lombaires afin d'assister à la tornade écolière sous l'œil au beurre noir des professeurs qui battent en retraite! Mesurez la transmission de connaissances illimitées avec l'amplitude de la jambette du peuple! Par ici, suivez le guide!

1- Émission de télé populaire produite par Radio-Canada dans les années 70 et animée par Serge Laprade.

2- Manège ennuyeux, source de perte d'argent, éléphant blanc de l'Expo 67 – c'est une bonne façon de résumer les commentaires des journalistes au sujet du Gyrotron. Mais il y a une explication à tout cela : on a construit seulement que 50% du manège à cause des coûts élevés – fini le tunnel sous le lac des Dauphins, entre autres. Et pourtant, à la fermeture de l'Expo, en octobre 67, le manège le plus populaire de La Ronde (et le plus payant pour l'Expo) est le Gyrotron...Source : site internet villes-ephemeres.org

3- Édifice commandité par la compagnie d'aluminium Alcan, en partenariat avec la ville de Montréal.

4- L'entretien de ces dauphins prit une tournure tragique lors d'une grève des employés de la ville en 1980. Deux d'entre eux sont morts de faim. Cette affaire sonna le glas du spectacle des dauphins montréalais.

5- Émission de télé américaine (*Lost in space*) traduite en français et très populaire dans les années 60 et 70 .

6- gens rougeots : clin d'œil au personnage de Jean Rougeau, célèbre lutteur professionnel québécois.

Guy Deshaies, chef de pupitre

Chef de pupitre dans un grand quotidien montréalais, Guy Deshaies cultivait le malin plaisir de traiter de deux de pique un nombre impressionnant de quidams qu'il considérait comme des crétins et des imbéciles. Rien d'étonnant, car son charme cruel se mariait parfaitement à sa capacité d'asseoir autour de lui des journalistes chevronnés, heureux d'apprendre qu'ils ne savaient rien. Ainsi sous influence, tous en redemandaient afin de figurer dans son cercle d'initiés, et ce, même au prix de rester à l'ombre de sa main, de son chien, de sa bande de gamins. Pire! Il surveillait chaque détenu au

judas de son *fan club*. En général, il suffisait de tendre l'oreille.

C'est qu'il avait voyagé beaucoup et racontait sans cesse ses histoires à coucher dehors, ses épopées homériques et ses blagues hilarantes. Il répandait tout cela à petite dose dans cette salle de rédaction qui lui servait de tribune confortable afin de tordre à sa manière, sa mission de chef responsable de la Une, entremêlé de ses talents d'imitateur. Un jour, donc, il décida de déposer ses bagages, fatigué de transporter son tempérament en passant par mille aéroports. Il ouvrirait désormais la gueule de lion de ses valises, au bureau des douanes de sa folie furieuse entre les quatre murs de sa nouvelle cage. Il portait d'ailleurs une chemise hawaïenne sans doute pour se conserver dans l'ambiance des départs. La poche de celle-ci accusait la même taille que son passeport. Il partagerait désormais son emploi du temps avec une faune littéraire tous azimuts, sans compter les petits écolos corrompus, têtes couronnées, ecclésiastes poilus, manifestants rasants, médaillés d'honneur retraités, qui apparaissaient dans le décor sans s'annoncer, pour tenter l'impossible: défendre leur sale cause. Mais il savait reconnaître un mauvais texte et le réduire en boulette immédiatement. Celle-ci tombait dans la nuit des temps par une trappe située à ses pieds, au plancher de linoléum. Puis, histoire de faire fuir les goujats, il rugissait que l'heure de tombée approchait, il fallait bosser.

Chacun aiguisait ses mots comme des glaives dans une arène de gladiateurs. La rage aux dents, le chef conduisait son chariot de feu en frayant son chemin de Damas vers la ligne d'horizon. Quelques fois les loups hurlaient si fort à l'extérieur, qu'il tuait sa Une. Sa tête bourrée d'explosifs faisait tout sauter au signal de cet ultime développement qui vous mettait l'actualité sur la tempe. Guy vous soufflait sa poudre de guerre dans le nez, sortait l'artillerie lourde et vissait bien avant son fidèle lectorat, ses rédacteurs eux-mêmes à leur siège. Le vaisseau changeait de cap. L'homme construirait son nouveau titre, entièrement rajeuni, mais surtout plus solide qu'un pilier du temple.

J'enviais en particulier un folkloriste manqué, témoin lui aussi de la manœuvre. Il se tenait à carreau. Ses papiers consacrés aux musées clandestins étaient passionnants. Il partait à leur recherche comme Robinson Crusoë sur son île dans sa page consacrée. Le reporter revenait toujours d'un curieux rendez-vous, déballant ses récits farfelus. Deshaies l'enviait du coin de l'œil entre les barreaux de ses fonctions, comme prisonnier des lieux. C'était à son tour d'écouter la chance inouïe qu'il ratait de pénétrer dans des archives méconnues. Par exemple, celles du musée du Roi de la patate. Ce musée de fortune-là entretenait une étable réaménagée qui puait la crotte de mouton de Panurge. Son attraction principale s'appelait «l'Himalaya»: une montagne de purée de pommes de terre en haut de laquelle les visiteurs chausaient deux couteaux à beurre pour dévaler sa pente. Mais le propriétaire

peinait à faire reconnaître sa passionnante collection de poutines en styromousse par les instances gouvernementales. À bas les conspirateurs! Arguait-il. De plus, il était fier d'un artefact en particulier: un économe plaqué or de marque *Lady Di*! Dans son écrin de velours rouge, ce muséologue amateur l'avait déniché chez Harrods!

Ah! Le merveilleux monde journalistique! Lui «il l'a l'affaire»! Voyez ces petits poings fermés qui toupillent au-dessus du clavier et qui injectent à deux ventouses l'encre de poulpe, le venin de la société, le poison du peuple! Elles vous appâtent de nouvelles fraîches! Scabreuses, *big*s, énormes, mais aussi utopiques, fausses, désinformées! Sans parler des potins et secrets de polichinelle! Un redoutable bouche à oreille dévoreur de feintes qui planait dans le secteur bilieux de la salle. Mais attention! Personne n'était à l'abri d'une saignée noire! Tomber le cul sur la mauvaise touche vous faisait disparaître un texte sans laisser de trace! De la plus grosse capitale en lettre de bois à son plus petit point final en perle de plomb!

En pleine digestion éditoriale, mon chef réécrirait tout. Pas de temps à perdre! Il en profitait pour lancer à son auditoire des nouvelles de sa femme et sa collection de copines ménopausées en instance de divorce. Il n'en manquait pas une. Toute sa chiourme jubilait de l'entendre traiter de bouffons, les velus petits vampires à dent creuse qu'il avait croisé sur sa route.

D'ailleurs, ses dictionnaires de circuits touristiques bloquaient tous ses tiroirs. Il y cachait plusieurs exploits dont celui-ci poussé au fond comme un bouchon: une déchirure de montgolfière, arrimée jadis à sa nacelle tombée en torche dans le désert de Gobie.

Son voisin de droite spécialisé dans l'environnement le comparait à Achab. Le capitaine. Il ne lâchait jamais sa Une, lié à la vie à la mort comme harponné au coeur du mammifère en cavale. Son voisin de gauche, une baleine pleine de vieux obus, membre du syndicat des marteaux piqueurs journalistiques, voyait en lui plutôt un danseur de ballet; rythmé à la fine pointe des vingt-six orteils de l'alphabet.

Mais ce n'est pas tout. Le stagiaire, un plouc bourré de connaissances, imposé dans le champ de vision du professeur, devait mesurer son savoir-faire à ses impératifs élevés de résultat. Écrasé sous des piles de journaux (qui jonchaient les coins dans la poussière) il se soumettrait à la grosse voix le sommant d'abandonner l'écriture de son premier torchon.

De célèbres écrivains de passage, parures radiophoniques, personnalités émérites venaient parfois le saluer. Beaux comme des italiens ou laids comme des accidents, ils incarnaient de véritables pistolets

intellectuels. Le style croisait le fer sur le dos d'une fourchette bondée d'excès de table et il se décochait là quelques allusions torves, servies au festin des plats de résistance. J'assistais à ce cérémonial, à ces échanges de poignées de main entre hommes. Après quelques viriles civilités chacun reprenait son texte. La salle devenait studieuse et silencieuse. Les uns et les autres rédigeaient tranquillement à travers les parfums de nicotine froide dont les fumerolles orgueilleuses flottaient jusqu'aux coulisses éditoriales; là où l'actualité de l'heure, les commentaires et la rumeur correspondraient toujours à des critères rigoureux d'analyse. Plus tard, son ascension au sommet sacré des élites prenait un moment de répit. Sur le pupitre de tous ses sentiers, il cherchait alors les mots croisés du Monde, histoire de se mettre à la détente. Il noircissait toutes ses cases en choisissant la garniture de sa pizza carrée au téléphone.

Puis tapi dans l'ombre, il n'attendait qu'un seul texte: le dernier des meilleurs. Sa journée de travail culminait. Le spectacle allait être aérien : les virgules en suspension sur une syntaxe en fleur se profilaient au coucher du soleil. On se passait des commentaires d'un bimoteur à l'autre dans une pirouette expéditive. Cette édition allait enfin de ratifier. Chaude comme une cocotte au four, il terminait sa cuisson vers minuit. Et hop aux rotatives!

Un jour, il sortit un titre accrocheur: «La Grèce fond». La directrice ne digéra pas cette fantaisie sans doute avalée de travers, au moment de son petit déjeuner. On l'entendit tonner du fond de son bureau : «Inadmissible! Je n'endosse pas ton titre grotesque! Mais la nouvelle n'attendait pas; ni ses moqueries aux dépens des régions du monde en perdition.

Yasser Arafat apparaissait alors sous nos yeux; le *maestro* agitait son index, mimant son «linge à vaisselle» lui étouffant le cou. Guy passait à la casserole des dictateurs diplômés. Il réanimait Idi Amin Dada dans son exubérance; Bokassa en plein auto-couronnement carton-pâte, Kadhafi et sa smala érigée au coeur du jardin de l'Élysée, Saddam, rasé de près par un soldat américain. Il cultivait un penchant pour le calot en léopard de Mobutu et enfin, le procès expéditif des Ceausescu. Télévisé, en couleur, il ajustait l'appareil pour que l'exécution du couple apparaisse plus révolutionnaire encore.

Tout était matière à courir l'Afrique et l'Amérique pour les besoins élémentaires du métier : sa bouffe, son café, ses dépêches. J'étais son fier moussaillon. J'avais le privilège de mettre le cap sur mon bélinographe, postée aux premières loges de ma trouille. Le vibrion m'abreuvait à la source de sensations fortes car travailler à ses côtés au milieu de ses tempêtes et de ses emportements, déménageait mon cas dans une ferme de crocodiles.

Un soir je l'ai suivi à son invitation dans les catacombes de son alcoolisme. J'avais accepté de l'accompagner dans un bar sombre du Vieux Montréal. Le regarder boire, poursuivre la noce, me donnait l'impression d'assister au démaquillage d'un clown qui pleure, le visage dégoulinant vers les sillons de la chute d'un empire. En privé, dans un recoin, il était capable d'offrir à mes carences affectives un triste spectacle.

Puis un beau matin, je croisai mon patron, mon diable de Guy, anormalement présent à la porte de l'ascenseur.... «Salut la coloriste»! J'ai saisi tout de suite la gravité du moment. La scène remontait à la Genèse d'histoires terrifiantes. Prisonnier de sa navette spatiale, il quittait son poste de commandes. On aurait dit Danton montant à la guillotine. Chaude, échevelée, sa tête savait se vider les veines pour la nouvelle. Mais cette fois-ci c'était différent. À la sortie banale de cet ascenseur, ma propre montée funeste profilait une *pièta* désâmée, blanche, en guise d'ultime pansement.

Bizarrement, personne n'assistait le condamné. Aucun au revoir. Aucun adieu. Aucun attroupement ni roulement de tambour. Une perte sous les balles d'un tireur fou? Non. Il attendait, seul, j'étais là. C'est simple, Guy était remercié et il retournait boire un verre. J'étais visiblement la dernière témoin bien impuissante de ce départ définitif. Je ne devais qu'au simple hasard de m'être retrouvée là dans ce hall sans fenêtre, éclairé comme une salle d'opération, seule en sa présence.

J'étais loin d'être préparée à vivre au rythme cardiaque de ce nouveau chapitre. Celui de son désamour, envers et contre le goût du boulot pour lequel il s'était levé ce matin-là et qui trahissait son âme, mais aussi, envers et contre tous ceux et celles chez qui il avait opéré richement sa folie, son humour, sa joie, ses forces et ses idées pour sortir le meilleur de lui-même au service du journalisme. Qu'importe ses erreurs chirurgicales, nous étions arrivés à la fermeture du dossier, à la croisée de nos jugulaires respectives et je ne pouvais pas le retenir.

Quelques mois plus tard, mon poste à la rédaction fut aboli. La direction a changé de main. La technologie et les méthodes de travail culbutèrent dans l'autre siècle. Transféré dans un local de service, mon travail perdit son intérêt. Reléguée aux bas-étages de l'entreprise, j'y côtoyai un pervers narcissique, son vassal, un illettré, une disciple de *Weight watchers* et l'ombre de moi-même: absente, en deuil, tétanisée, rampant les murs pour trouver la sortie de secours. À cet endroit régnaient la noirceur à la journée longue, la tyrannie des erreurs, le régime de la terreur.

Je m'ennuyais de cette époque où Guy et moi entendions les mouches voler après le départ du régiment. Même le soleil, satisfait de sa journée, descendait tranquillement se coucher sous la

couverture des titres, des textes et des césures grammaticales, exécutée par ce maître qui me présentait son épreuve comme accouchée et prête à se faire baptiser sur le tillac du navire. «Regarde ma «Une» me disait-il, regarde comme elle est belle!» Il avait raison d'être fier! Il la signait en montant au perroquet. Il me confiait des bribes de sa vie. Par exemple: René Lévesque. Il paraît que c'était un ami de la famille. À peine sorti de sa coquille, que mon chef fut levé du berceau par le célèbre journaliste et placé sur ses genoux. Alors, tu babillais tes premières conversations avec de grandes exceptions? Dis-moi lesquelles? Quelles autres? Combien en as-tu rencontré dans tes voyages? Au moment même où il rendit l'âme, la trappe située sous mon poste de travail s'ouvrit. J'embrassai la joue du trottoir. Déguisée en accident de parcours, la tête coincée entre deux camions d'éboueurs, j'ai vu défiler plusieurs saisons froides avant de découvrir que les sommets chaleureux se trouvaient ailleurs que dans le banc de neige d'un coin de ruelle. Aussi, un matin, ai-je ressenti une démangeaison dans la paume de mes mitaines : des poils d'écureuil coupés en quatre. Ils rasaient mes murs de briques. J'y ai piqué mon premier écran plat. Il déroulait ses meilleurs épisodes. Grâce à eux, je peignais dans tous les sens uniques, le caillou de mon ancien patron.

Je mangeais avec lui, je stoppais le trafic avec lui, je lui parlais de tout et de rien, il m'appartenait. S'il voulait débattre autour d'une soupe au chou, je lui expliquais qu'il fallait cesser d'abandonner à leur triste sort, les caïds de l'émotion de ce monde non reconnus à leur juste valeur. Ainsi, plus l'ascenseur de mes explorations hallucinogènes promènerait le spectre de mes tragédies principales, plus j'avais d'ambulances à ma botte. Je le montais à bord lui aussi. Ses yeux moqueurs pleuraient de joie dans ma boîte de mouchoirs, ouverte comme un couvercle de cercueil. La tronçonneuse repassait en boucle. Mary Shelley a bien mis Frankenstein au monde non? Moi aussi j'ai un faible pour réveiller le merveilleux!

Puis, un beau soir, j'ai pris connaissance des nouvelles qu'un autre que lui me livrait à la porte de mon alvéole en forme de guichet automatique. À la lecture des petites annonces, un métier alternatif apparut, taillé sur mesure pour satisfaire les exigences de mes propres aventures.

Brigadière scolaire

Pas besoin d'aller bien loin. Les véhicules tournoient autour de moi comme le font les portes tournantes des grands hôpitaux que je n'arrête plus de fréquenter. Gantée, imperméable, couvre-chaussées, cramponnée, ma tuque s'enfoncé. Sauf les six paires de chaussettes, les vingt-cinq gilets en *spandex*, les quarante-deux combinaisons de laine qui pique, tout est fourni. Il fait si froid que je

revêt l'entièreté de ma garde-robe. À 8000 sous zéro, mes doigts sont gelés, réfrigérés dans des glaces éternelles. Voyez ce homard coupeur d'orteils et ce crabe des neiges qui mènent le bal. Ils claquent des pinces, fendent mes phalanges ouvertes comme des pétoires telles une scie mécanique au royaume des amputés! Mais voilà. Mes congénères et moi sommes conviés ce matin au poste de police du quartier. Une bonne occasion de s'empiffrer!

Sans avis préalable, les pingouins se mettent à l'aise dans la chambre assignée pour la rencontre. Normal, puisqu'elle porte un nom de commandant! Partout les vieux et les vieilles se répandent et se déposent en grappes. Lourds et bedonnants, les élèves s'écrasent dans ses fauteuils. Faites comme chez vous! Des monts blancs s'empilent en monticules de lingerie enneigée et mouillée. Des lacs se forment à nos bottes de sept lieux. Les mains blanches se frottent, les pieds remuent sous quatre paires de collants. Cette bonne fermière a décidé de les désenfiler. Une paire à la fois, elle les déroule en poche, pour les mettre à sécher sur les épaules du caporal. Le café percole. Le lait flotte en grumeaux. Nous sourions tous, armés de nos dentiers respectifs. Son casque touche le plafond. Il est si séduisant! Trois cent livres. C'est à cause de l'équipement. Il fouille pour un beigne à son goût dans sa boîte en carton. Un vieil enfant s'accorde une blague: «*tu le caches où ton gun, man?*» Ici, les manifs, les vols à l'étalage, les bandits, les drogués...Dehors! Les chiennes à Jacques sont au vestiaire!

Portrait robot

Un jour, positionnée comme d'habitude au milieu du trafic, ma copine qui passait par là m'interpella: «mon copain veut des portraits de jazzmen américains pour dévorer son restaurant.» Quoi? Dévorer son restaurant rempli de cafards? Non! Merci.» Entre deux klaxons d'autobus bondés d'impatience elle insista : DÉCORER! Un verglas impossible sévissait depuis des mois. Une commotion n'attendait pas l'autre. Eh bien croyez-le ou non, j'ai réussi l'exploit d'atteindre ce commerçant. On aurait dit une virée à Fort Boyard! Sur ma passerelle de verre j'ai mené mes pas jusqu'à la bête américaine. J'entends encore mon idée de génie rugir au fond de sa fosse. Le sablier coula son énigme :

« *Sous le drapeau bleu et blanc, dort le bon vivant!* »

« *le triangle guignolet le catapulte au firmament !* »

Pourquoi créer une virée d'américains si les québécois eux, se font écraser?

Je lui dois tout à ma copine! Mon amie singulière, dont la progéniture rejoignait le lot de polissons qui couraient vers la cloche. Ils déambulaient tous en pouffant de rire, la tête ailleurs pour écraser les fourmis, déchirer les notes de frais du service de garde, collectionner les mensonges, les farces de mauvais goût, les heures de retard... Même leurs poux fondaient vers moi tête première sous les casques à vélo! Ils sautaient sur l'occasion de me contaminer! Voilà que cette maman aussi névrosée que dysfonctionnelle changeait ma destination?

Elle propulsait ma vie dans l'engrenage à la sortie duquel, j'ai cru en ma capacité de réinventer la roue. Déjà j'avais à moi l'espace, que maintenant une idée de grandeur m'habitait sur ce trottoir au contour limité. L'artiste dans la brigadière allait enfin respirer ailleurs qu'à l'orée d'un tuyau d'échappement. Les petits croque-mitaines s'agglutinaient autour d'elle comme des mouches!

Enviaient-ils son sens créatif grouillant d'indiscipline? Un seul couac mettait mon plan en marche arrière: les frasques accumulées de ma copine. Sa réputation de cleptomane devenait encombrante. Son pas donnait la jambette à l'étanchéité du prototype. Quant un policier s'attardait sur mon coin, je craignais même les craques du trottoir qui semblaient savoir parler. Affamée de matérialisme, la viabilité de son «discours de la méthode» était certes navrante mais peut-être acceptable. Elle avait plusieurs bouches à nourrir après tout! N'était-elle pas capable de manigancer pour parvenir à des fortunes délictueuses? Mieux! J'étais potentiellement complice! Elle me retenait souvent dans son vestibule hors de portée des mioches innocents! Comme désireuse de provoquer un malheur! Aussi, la fréquenter me semblait de plus en plus criminel.

En franchissant le seuil des magasins par exemple, elle ne caressait qu'un seul objectif: identifier ses chances de réussite au chapitre du vol à l'étalage. Son *look* de star lui procurait cette assurance qui profite. Elle notait les angles de caméras vissées au plafond, étudiait les mouvements du personnel dans le seul but de ressortir avec l'appât du gain.

Sa spécialité? Les vêtements griffés. Son *modus operandi*? Toujours le même. Dès que les clients tournaient le dos et que la commis s'absentait deux secondes, c'était déjà deux de trop. Elle pigeait en vitesse dans les paniers de la boutique.

Mais elle n'avait tout simplement pas le temps de s'attarder sur la taille exacte du vêtement convoité. Il en résultait la possession d'échantillons hétéroclites dont les bras de chemise trop courts lui retroussaient jusqu'au menton. Elle les enfilait quand même. Dans sa chambre, j'assistais à des séances de tortillage au milieu du désordre. Elle apparaissait en petite culotte, portant un «*top*» étrié qui desservait sa ligne et la rendait ridicule. L'inaccessible train de vie des gens riches et

célèbres semblait sa raison de vivre. Elle se poulérait de revues remplies de photos en couleur qu'elle fourrait sans scrupule dans son sac. Elle se parfumait de belles images où le derrière des châtelains et leurs enfants blonds léchaient les pivoines.

Son gabarit de mannequin était pourtant magnifique! Son galbe, sa poitrine, sa vergeture au centre du décor! Tout chez elle projetait grâce et perfection. Elle aurait pu se tailler une carrière remarquable! Mais non. Elle avait choisi de tourner le fer dans ses blessures profondes et considérait la société absolument redevable de tout ses problèmes. Les brillants la rendaient folle. Il n'y a qu'à se servir une poignée généreuse de cette pacotille entremêlée tandis que la vendeuse s'occupe ailleurs de la suivante! Elle aimait se parer de bijoux qui pètent au moindre nid de poule. Griller les feux rouges. Rouler sans permis avec ses petits monstres assis sur la banquette arrière. Elle ne savait que faire des doublons de sa cagnotte qui scintillaient entre ses ongles morts. L'étape suivante était délicate. Il s'agissait de se débarrasser des excédents et de faire l'inventaire des petits, moyens et gros objets en tout genre, maintenus en tas chez elle en plusieurs exemplaires.

Au risque scabreux de paraître héroïque, elle harcelait innocemment son entourage afin qu'il accepte de receler sa marchandise en silence. Des mouches embobinées dans la toile d'une mygale en fussent moins affligées. Elle se délectait de sa propre audace, gardait visible à ses yeux le fruit de ses larcins, surveillait sa proie décorée de son propre butin...

Un jour j'ai fait son portrait. Il n'y a rien de mal à ouvrir l'écoutille pour préparer la sortie d'une vérité dans l'espace! J'avais besoin d'elle pour maîtriser mes corps désaxés à la Picasso. On venait de lui enlever ses menottes. Quand elle a vu sa tête de sorcière dans son miroir (cassé lors d'une bagarre d'appartement), elle s'est choquée. Que voulez-vous, je ne supportais plus son déni. Mon coin de rue est devenu pluvieux, orageux, chamailleux en permanence. J'ai quitté le métier. De toute façon, j'avais une cathédrale droit devant à bâtir.

Aux portes de l'évasion

Mon premier cri de joie c'est René Lévesque qui me l'a poussé. Sa création fut une révélation. Elle regorgeait d'imagination! Oui! L'imagination! Cette chose si puissante! Elle avait joué le premier rôle dans ma mission «Cléopâtre». René n'avait-il pas l'âme pharaonique! Il se situait à la source de l'humanité! Il enjambait les caps Gaspésiens pour atteindre le peuple, raconter son idée de connexion triangulaire, située entre ses antennes, son micro et ses pylônes électriques. J'étais sûre que marcher dans ses pas allait me conduire vers tous ceux que je voulais.

Quand le format est grand, c'est meilleur. Réaliser un géant, c'est prendre l'espace entre ses dents, la faille de son sourire, ouvrir la brèche de l'oreille tapageuse et dans l'oeil vif, capter la douceur de la soie. Au bout d'un moment, plus le tableau évolue, plus le personnage sue la peinture. Je l'embrasse, lui offre le gîte. La bamboula dure jusqu'à l'aube. Au petit matin, je m'habille de ses rêves inachevés. Ils me réchauffent. Je déambule sur le trottoir, en marche vers ma petite école. La cité enneigée me guide vers un foulard de givre qu'a noué à mon cou Nelligan. Même si mon *modus operandi* ne tient pas la route, tant pis. Je sais bien que les grands musées nationaux m'ignorent. Aucun ne soupçonne mes combinaisons. Les activités ne sont pas comparables.

Non pas que je me perçoive au-dessus de mes affaires, mais j'ai la forte impression de pouvoir en mener autrement. Mon roulement de tambour n'est pas de la même fanfare. Les négociations délicates, le sérieux des assureurs, les correspondances internationales, la gestion des entrepôts, les objets rares, la potiche en miettes qui vaut de l'or, les conférences de presse, recoller les vieilles dames, les riches rampes d'escaliers, respecter les échéanciers, ne prendre aucun risque, surveiller les aires de jeux, expédier les cartes de membre, former les animateurs, servir des bouchées, choisir celle-ci nappée à la Riopelle! Ouf! Ça fait plus sérieux!

Monter une collection dans une armoire à balais et convertir le tout en musée «prix plancher», c'est pas pareil. Autant manoeuvrer son gouvernail, perdue dans l'océan! Mon prix de consolation? Zéro rivage à l'horizon; qu'une flottaison sans fin. Mais en retour, derrière, il n'y a personne pour m'inquiéter. Pas de message vocal, pas de mousseline, pas de coiffure, pas de soulier de satin, pas d'accouchement par les pieds, pas de panique. Que de l'intuition et de la contemplation. Seule maîtresse à bord, je me délecte. Je décide de ma vitesse de croisière, du droit de vie ou de mort sur chaque toile. Quelquefois j'en balance une aux crocodiles. Je me fais bourreau selon mes humeurs. Je blanchis sans regret. Voilà un tremplin respectable! Là où le divin m'accorde sa bouée flanquée par dessus bord. J'écoute ses conseils: «Saute dans la soupe! Saute! Tire la poignée du gilet de sauvetage! Nage dans tes tripes! Actionne le vague à l'âme! Donne carte blanche au naufrage!

Prenez mon Olivier Guimond par exemple... J'ai recensé sa rigolade! Un petit bijou à la gauche de son chapeau. Ici, le cabotin se cache derrière un mur de briques. Il regarde à droite et appréhende ce qui l'attend: sa femme, la marâtre, la cerbère du coin. Ce petit bout de canevas m'en a fait voir! Le rendu de quelques vignettes disposées en cercle autour de sa tendresse me fit râler pendant des jours. Comme lui, je voulais tout donner et le rouleau à pâte en prime.

Lorsque le temps des adieux radiophoniques arriva en 1971, le Québec tout entier pleurait. Il m'en a

fait dégouliner des larmes de peinture! Quelques-unes descendaient sur sa peau et séchaient là où elles n'en pouvaient plus de reproduire son chagrin. Comme un rideau de scène qui s'ouvre sur un auditoire bigarré, peindre c'est s'accorder d'heureux amalgames.

J'ai remis ses cahiers de poésie à Gérald Godin. La sarracénie pourpre au frère Marie-Victorin...À Anne Hébert, l'email de ses dents. La beauté bohémienne m'allume Amulette¹. Le «C» du gros Bill² ne capitalise pas sur celui du titre de Capitaine. Le canevas de mon Maurice Richard n'atteignait pas la racine de ses cheveux. Je lui ai bricolé une patinoire pour la lui coller en plein front. Il ne lui manque encore que deux portes de chaque côté, car si vous venez l'examiner en personne, sachez reconnaître son coup de patin, visible d'une tempe à l'autre. Le regard de Jeanne Mance scrute le large; là où l'attend son île infestée d'iroquois. L'astrolabe de Champlain se cache dans la souche. La crinière de Gerry Boulet dépasse les frontières de ma toile. Ses cheveux atteignent la note sur la longueur, dans le vibrato du piano. Thérèse Casgrain se peint ou se dépeint, au-delà du droit de votes des femmes et de la sénatrice. Émilie Gamelin est entourée de malheurs, drapée de patriotisme et embaumée de providence. Les rides de La Poutine tortillent ma joie. Robert Bourassa? Énigmatique rabat-joie. Louis Cyr a enfilé son record *Guinness*. L'oeil de Jean Duceppe est un faisceau laser qui coule son acier bleu. La «petite misère» de Gabrielle Roy arrive en ville. Pauline Julien plane vers l'Europe. Le coeur de Lhasa de Sella bat les frontières. La moustache d'Alphonse Desjardins, mine de rien a mine de plomb. La ceinture de Marius Barbeau noue sa flèche.

Léa Roback et Madeleine Parent bloquent les sots sous le sceau de vérité! Jean Lesage joue son programme électoral. René Lévesque peaufine ses convictions. Georges Dor part pour Saint-Germain, et Saint-Germain c'est dans la plaine. La dent de lion de «Pops» broie l'intolérance. L'aigle de Jean-Claude Lauzon vole sous le vent. Le strabisme de Jean-Claude Turcotte croise le Vatican. La moue d'Alfred Bessette courbe l'Oratoire.

Lorsque j'ai ficelé le portrait de Mordecai Richler, il a tout de suite cherché la petite bête noire. Il aurait préféré se trouver dans la catégorie des enfants terribles. Il a alors insisté pour demander du feu. J'en ai profité pour lui faire valoir que j'ai empêché René Lévesque de fumer sur sa toile.

Leonard Cohen porte est à la hauteur des grands immeubles. Dites «jujube» pour ressembler à Janine Sutto! La moto de Gilles Villeneuve fait un *Willy Lamothe*. La mémoire d'Hélène Pedneault aime suivre le ruisseau qui mène au lac, qui mène à la rivière, qui mène au fleuve, qui mène à d'autres rivages. Charlie Biddle lustre le jazz. Joseph-Armand Bombardier motorise ses tourments. Bernard Assiniwi navigue dans les effluves d'un fleuve amérindien. J'ai failli remplacer le portrait de Norman

Bethune par celui d'un chinois sauvé par le célèbre chirurgien. Hector Charland affiche un *poker face* tandis que Séraphin lave son or au grenier. L'univers de Paul Buissonneau rappelle les mots de Saint-Exupéry: «ça c'est le camion, le théâtre que tu veux est dedans.» Celui de Marc Favreau collige le même message: «ça c'est la boîte à surprise, le poète que tu veux est dedans».

Oscar Peterson s'accorde un marathon de notes pianistiques. Kateri Tekakwitha s'autoflagelle en plein bois. Jean-Guy Moreau est un oiseau moqueur. Jean Drapeau le voit venir. Le crucifix déposé sur la poitrine de Marie Gérin-Lajoie arbore son décor d'antan.

1- Amulette : clin d'oeil à Amulette Garneau, comédienne.

2- Gros Bill : surnom donné au célèbre hockeyeur Jean Béliveau.

La crypte

C'est à l'été 2012 que je risque le tout pour le tout à l'attention du grand public. Il s'agit d'une crypte paisible gérée par une poignée de cisterciens absents des lieux. Pourquoi se priver? C'est écrit dans le ciel que Dieu est généreux... Trop bon pour ne pas tirer profit de cette occasion en or, d'embrasser cette paire de pieds nus appartenant à cet anonyme de marbre, prostré sur les bonnes grâces de mon aveuglement volontaire. Dieu sait donner la permission. Mes aspirations sont louables et mon coeur plein d'espoir. La bonne cause, le bon ménage, la charité chrétienne, tout s'enligne!

Mais cette crypte m'appelait à la manière d'un film d'horreur. Vous savez ces longs métrages débutant dans la joie de la découverte d'une île tropicale... Celle qui apparaît subitement dans le décor, puisque le bateau coule! Un jour, il fallut se rendre à l'évidence. L'un de ces capuchonnés globe-trotter reviendrait de ses vacances et plus précisément d'un séjour béni dans Charlevoix. Je lui lançai alors une audition de bonnes paroles:

- Bonjour M. le Recteur, pouvons-nous allumer les néons? Mais mon concept «gagnant-gagnant» ne lui disaient rien qui vaille. Entre lui la marée fluviale et moi, le courant ne passait pas.

- Qui sont ces sauvages? Demanda-t-il.

J'ai cru alors que mon Samuel de Champlain chargerait son arquebuse. Le prêtre me fit entendre qu'une réception devait avoir lieu en l'honneur d'un invité de marque qui arriverait de France via Bordeaux. Pour l'occasion, sa salle était réservée pour les cent prochaines années. Une som-mi-té. Il répéta: SOMMITÉ!

- Peut-être Montesquieu appréciera-t-il l'esprit des lois du fondateur de la ville de Québec?

Lui bredouillais-je. À cet instant précis, j'empruntai à J.K. Rowling et Disney, un effet spécial ou

deux de plus. Le plancher craqua et les huit confessionnaux encastrés dans les murs s'ouvrirent. Vadrouilles, aspirateurs, balais, portes-ordure... Ses accessoires tournaient dans une valse à mille temps tandis que je bondissais inutilement sur les occasions de les récupérer. Mes toiles pendues à ma gorge sèche tremblaient de peur comme de petits animaux. Dressé de pied en cape devant nous, il m'ordonna de «nettoyer le plancher» et tourna les talons.

Errance

Où avais-je la tête? Le mot «crypte» signifie «caché» en latin! Ce coup d'épée dans l'eau était donc prévisible! Il ne s'agissait que d'une conclusion fâcheuse applaudie par un rustre qui n'y connaissait rien! Les rares visiteurs que j'avais accueilli m'avaient de vive voix affirmé leur enthousiasme vis-à-vis ma production. Le succès allait succéder à ce cuisant échec! Être jetée à la rue par un tenancier de crypte invisible, n'entacha absolument pas mon ardeur. Convaincue que cet épisode n'aurait aucune incidence sur les lauriers de Césars qui viendraient bientôt coiffer mes efforts. Un toit plus que jamais, devait abriter mes dignes artefacts. J'ai placé une petite annonce sur Kijiji :

Vaste local recherché pour loger le musée des grands Québécois.
Corpus de personnages variés. Parfait état. Bel ensemble. Apparence neuve.
Entreprise «clef en main». Souvenirs facultatifs. Pile d'incertitudes comprise.
Vendeurs de brocante s'abstenir. Faites une offre! À qui la chance?

J'étais fière de ma petite annonce. Mais la boîte de dialogue m'empêchait de mentionner ses atouts au chapitre de l'achalandage : assiette de fruits bien garnie, frais de vernissage en sus, personnages indépendantistes invendables séparément! Soyons sérieux! Une colonie de vacances si posthume! Sans compter les avantages à la carte! «Embrassez qui vous voudrez» chantaient les enfants de chœur dans leurs allusions au péché mortel: un chapelet d'ecclésiastes, une mascarade de comiques, une assemblée de politiques, un bouquet de féministes, une lamelle de savants, une tire-lire d'hommes d'affaires, une pelletée d'écolos, une cellule de syndicalistes, un podium de sportifs, un plateau de comédiens... Indisciplinés garantie!

Nous nous sommes donc mis, mes surnaturels et moi, à errer d'un lieu de résidence à l'autre dans une stratégie légitime de trouver un *home sweet home* prêt à nous recevoir sur une base permanente.

Avoir pignon sur rue, devenir un point de chute, accueillir un public conquis d'avance : un cocktail

d'ingrédients on ne peut plus aznavourien! Je me voyais déjà déployer mes capacités à rebondir dans des kiosques de fêtes commerciales, mais l'entreprise souffrait beaucoup.

Dès que mes gymnastes mettaient le nez dehors, quelques passants se précipitaient immédiatement à leur rencontre. Quoi? Je ne savais pas que ça courait les rues! Où est situé votre stade? En retour d'ascenseur, ma réponse tombait en chute libre. Zéro pointage au «chrono». Le bang du pistolet tuait l'espoir d'une course contre la montre du succès. La société correspondait avec moi dans le tube d'un javelot. La réponse m'atteignait droit au coeur par un message se déroulant ainsi:

«Oyez Oyez! Inutile de sauter les étapes de vos obstacles! Il y a quatre cents musées sur la ligne de départ et une poignée de concurrents seulement chante son hymne national aux marches du palais des sports pratiqués en général, par des cordonniers mal chaussés! Armez-vous de patience, car le vôtre est né par vous-même. Ça ne compte pas. En général, les coups de de pied au c... Ne terminent pas la course!

En effet. Le gouvernement me soustrayait chaque année et farouchement de toute aide financière. Ses fonctionnaires de type «artiste» me traitaient de «musée» et ceux de type «musée» me traitaient «d'artiste». Je n'étais jamais dans ses bonnes grâces. Pantois, interloqués, mes sentimentaux repartaient par centaines. Tristes d'être montés dans l'échelle des émotions aussitôt déboulées par les bassesses escarpées de mes gérants d'estrade. Trois cent soixante-cinq jours par année, la plupart de mes toiles restaient roulées au troisième sous-sol de l'isolement! Un jour, un comité de marguilliers accepta de m'accueillir sous ses stations. Une poignée de cérémonies, mariages, services funèbres, baptêmes eurent le mérite de créer un achalandage, mais on ne venait pas pour ça. Au pas de canne tonitruaient un aveugle, le bedeau, un sacristain. Je rongais mon frein tout en notant sur ma grille statistique des zéros, des barres et des crochets griffonnées par ennui mortel. Personne ne daignait pénétrer dans ma cage de pierre, prise à tort pour un piège. Allait-on jamais reconnaître ce qui se passait de révolutionnaire à l'intérieur?

Une fois je me suis même moquée d'un type qui était venu pour prier et comme tous les autres, il n'y voyait rien. Je suis allée le placer sur le trône en avant. Mes toiles se parlaient entre elles et il en déduisait que des elfes étaient suspendus dans la nef. Aussi, les bancs, ces gisants et permanents cercueils à demi-ouverts bloquaient toute innovation! Je me voyais prêcher en surplomb, afin de rejoindre Dieu en personne: «cher Dieu! Ces bancs sont l'horizon fermé du diable! La forteresse des damnés! Le noyau dur de ce bois mort n'est qu'affaire de mollesse et de nœud ligaturé par la mauvaise racine! Voyez comment cette forêt génère l'immobilisme; comment ce mobilier fait errer le

renouveau et à quel point il confirme dans sa permanence, les subversifs et les obstinés!»

Nouveaux canevas

Fin novembre. Il fait froid. Les bras croisés, j'ai aidé les marguilliers à monter la crèche à l'église. On a retrouvé le petit Jésus étouffé dans son tiroir couché sous le chameau, entrelacé du berger et piqué des branches d'étoile. J'ai taillé en pièces mon Claude Jutra pour le recycler en six nature morte. Sa bouche fut décousue et sa chemise à carreaux fendue par le milieu. J'ai tout blanchi. Ce nouveau canevas habille mes jours heureux.

La vedette

Cette année-là, une équipe télé débarqua au coeur de mes complications! Quelle aubaine! Enfin te voilà! Chère reconnaissance! Je t'attendais de longue date toi ma coquine! Toi qui gazouille dans le feuillage aux oiseaux! Toi petite ratoureuse, que je guettais du coin de l'oeil derrière ma croix de chemin! Tu t'es fait désirée! Que j'étais contente! Ça embaumait mon lieu de culte. La moindre goutte de larme sur mes joues tombait dans la coupe! La fête s'invitait sans vergogne. Dans ce cas, j'étais prête à pardonner! Sabrons le Champagne!

Un *kid Kodak* incarnait cette merveille. En mode repérage il foula le sol de la grande allée centrale, accomplissant de longues enjambées suprêmes. C'était normal. Je veux dire... De m'ignorer. Ils ont tant à faire avant de préciser aux rescapés la marche à suivre pour les sauver. «Réalisateur» rime avec «Sauveur». Ils sont capables de tout. Trop respectables! Ils méritent cent fois leur titre. Ils se réalisent d'abord. Ils sont puissants ensuite. J'avais confiance en sa capacité de réveiller les saints innocents. J'étais prête à le suivre dans les déplacements de son ombre portée, à lui prouver une mise à nue sans la moindre pudeur! Ils savent parler aux créateurs, les réalisateurs! Et rester à l'écoute!... Prendre des risques calculés, mettre leur vie en danger, feindre la mort subite pour créer la légende. Leur légende! Bonjour monsieur le réalisateur! Séduisez-moi! Dites-moi seulement une parole et je serai guérie! Faites-moi l'amour sur ce lit de bois, lisse comme de la peau de fesses! Mais voilà. Monsieur supervisait. Son équipe déplaçait mes meubles, pendait des *spots* partout, réveillait ma sainte famille, fouillait mon armoire à hosties, faisait tomber mes chasubles, trouva mon rouleau de *duck-tape*, boucha mes trous de ciel bleu... Et bien entendu, tout le monde dehors! Il me tassa du pied comme on indique de s'éloigner à un petit animal. Puis il aperçut mes affaires. Il se mit à hurler. Indubitablement, celles-ci compliquaient sa tâche, puisque visibles de partout. Mes formidables

entraient dans son champ de caméra! Ça modifiait ses plans. C'est alors que le déclic se fit dans ma petite pomme. L'émission de télé qu'il échafaudait n'avait rien à voir. Rien. Rien ne l'intéressait que la mise en place de son *jetset* invité à péter l'écran. «Pourriez-vous dégager votre comédie là-bas s'il vous plaît? Et votre tragédie? Faites un petit effort, déplacez-moi ces humanistes qui bouchent mon champ de caméra. Mes fanfarons issus du milieu artistique populaire vont arriver!

Oui. Ce fut à leur tour de se faire remarquer! À bord de leur voiture de luxe, ils freinaient ma cadence. Au volant, j'ai reconnu une grosse vedette avançant dans l'ignorance et assise dans une expérience qui après toute la gloire accumulée, l'amusait sans doute. Elle se gara et ne quitterait pas des yeux son rutilant. Elle resterait là bien sagement, debout devant les grandes portes, plantée au soleil de midi alors que la bande batifolait près du tabernacle, à l'extérieur de l'habitable. Je les ai vu surveiller les signaux du régisseur, prêts à tout donner sur commande. Je songeais au rôle épatant que cette personnalité sympathique acceptait de ne pas jouer : un type si célèbre. Le voilà capable de se métamorphoser en nénuphar au milieu d'un bétail de grenouilles de bénitiers qui avancent vers lui dangereusement. Il fallait absolument hisser son pif dans la nef. L'exiger par tous les moyens! Mais prêcher pour sa paroisse quand on s'adresse à une vedette, reste affaire délicate. Je n'avais rien à perdre. La hisser comme un piano de concert, l'asseoir dans un palanquin à la Shéhérazade, l'attacher à un tire-fesse de marque *Nancy Green*¹, tout faire pour attirer son attention. Imaginez le plus charmant des farceurs. En chair et en os. Un raconteur de bonnes histoires posté devant vous et réputé généreux de sa personne! Un bon vivant en présence, brillant comme un billet de spectacle trouvé par terre! Lui seul saurait me placer aux premières loges du succès! C'est sûr qu'il se prêterait au jeu! Quelle chance! Quelle sensation formidable d'assister dans quelques secondes, à la découverte avec ses yeux à lui, de tous ses amis que j'avais réunis sur mesure! À sa mesure! Incroyable sensation forte en perspective. Du jamais vu! Je me dotai alors d'une stratégie : saupoudrer le sol de quelques coquilles d'oeuf, enlever mes sabots, avancer vers ma proie pas à pas, contourner la voie d'échappement du véhicule, sauter sur lui en vaillante *chicken spring*. J'avais dans ma manche deux ailes de poulet, histoire de lui accrocher dans le dos si nécessaire. Il préférerait surveiller les mouettes qui menaçaient de déjecter sur son capot. Une clause stipulée sans doute au contrat d'assurance. Y a-t-il un débat à perdre que je n'ai pas eu le courage de refiler à un humoriste? L'art et la créativité peuvent-ils contribuer à un devoir de mémoire? Avons-nous les moyens de ne pas tout essayer?

1- Skieuse de la Colombie Britannique, première médaillée d'or olympique canadienne au slalom géant, Jeux de Grenoble, 1968.

Chiard allégorique

Parader sur une plate-forme derrière un tracteur de ferme me semblait amusant. Surtout que cette année-là, l'organisation mettait à l'honneur une thématique fort pertinente : «Les gens de chez nous»! La mascotte accepta de me recevoir mais la table était déjà mise. Dans l'assiette de gauche: mon corpus. Dans l'assiette de droite, la Grande Allée transformée en bar géant. On aurait cru mes arguments liés aux esprits qui me hantent lorsque je retourne dans la vieille capitale. Il s'agit du bassin de mon enfance: l'école Saint-Dominique, la rue Bourlamaque, les sorties au champ de bataille. Visite du musée national en habit de *ski doo*. À cheval sur mon canon, j'ai terminé mon *pitch* dans la froidure hivernale.

La cage à dauphins

Alors je suis partie dans le sud. Lors d'une balade sur l'eau, j'ai visité une prison érigée au milieu de l'océan : une cage à dauphins. Deux spécimens se trouvaient là noyés dans une stratégie de survie assez évidente : tandis que l'un travaille, l'autre récupère. Au premier coup de sifflet, faites entrer les devises! La foule en liesse empile ses liasses. Les excursionnistes sont heureux:

- 1- Touchez du bout des doigts son dos.
- 2- Son millionième solo vous est offert en cadeau.
- 3- Flattez sa peau qui reluit dans son enclos.

Les bouffonneries du déprimé se poursuivent en profondeur. On peut suivre ses déplacements aux bulles qui remontent en surface. Il se propulse, fait le pitre, tout sourire, frémissant. Derrière une courbette indomptable, il termine le spectacle par une éclaboussure dirigée dont tous s'abreuvent. En fait, ce genre d'exploitation est grotesque. Le gros groupe, pour ne pas dire le groupe de gros ignore tout du traitement réservé aux bêtes stigmatisées. Cicatrices à l'appui, elles subissent la violence de leur geôliers emmurant leur triste incapacité à s'échapper dont on imagine les tentatives récurrentes. On surveille les captifs en permanence. Des bouées arrimées à de solides filets flottent ici et là. Isolés dans un bras de mer situé entre deux îlots de mangrove, les dauphins visiblement se meurent de retrouver leur liberté. Ils répondent aux fantasmes de milliers de touristes: *Flipper*¹ : le rêve des rêves. Il vous dilue votre insouciance dans votre *drink*. Le remède aquatique s'avale en douceur

tandis que vous cadrez votre exploit dans la vitre du portable. Son pif, son corps, sa dorsale, son œil humide. Au final vous faites de votre mieux pour le priver de lui-même.

1- *Flipper* est le nom d'un dauphin vedette dans une série télévisée américaine éponyme des années 70. Cette émission a largement contribué à exploiter l'animal au profit du tourisme de masse.

Le mauvais œil

En revenant de ce paradis suspect, j'ai fait l'inventaire de mes toiles. L'entreposage prolongé eut des conséquences : deux de mes meilleurs tableaux avaient disparu. Les mailles de mon «Guantanamo» sont donc faillibles. Mais comment en vouloir à quelqu'un? À qui? Qui suis-je pour imposer ce genre de pirouettes à des créatures confinées dans un bassin qui fuit? Ne suis-je qu'une gardienne de nuit qui néglige de veiller la marchandise?

Il s'agissait de Falardeau et de Bourgault. Disparus! Mon Falardeau était pourtant une réussite. Cela m'attriste beaucoup. Bourgault aussi. Ils affichaient tous les deux des airs qui m'alliaient bien. J'avais travaillé très fort sur l'un des deux yeux de Falardeau.

Au début, l'œil gauche du cinéaste me semblait trop plat. Après l'avoir retouché et retouché encore, il avait atteint sa vitesse de croisière. J'étais très fière de cette toile. Quant à Bourgault, je l'avais recommencé au moins à deux reprises. J'aimais ses cils blancs, ils étaient réussis. J'aimais son air légèrement conquérant, un soupçon déçu. Alors qu'elles aillent au diable ces toiles! Qu'elles entrent dans la légende! Ça au moins, elles l'auront mérité. Je commence à être fatiguée de capturer dans mes filets, des virtuoses qui finissent par fuir comme de satanés dauphins dans l'océan. Mon hypothèse tend à me faire croire que les deux Pierres, de l'au-delà, m'ont joué un mauvais tour. Ils n'apprécient guère cette histoire de musée. Ils ont pris la poudre d'escampette dès que possible.

Va savoir!

Mon entreprise promet une visibilité à des personnages qui préfèrent se «RéjeanDucharmer¹»? Quelle exigence! Va-t-on honnir mes créations pour les bonnes raisons?

1- Réjean Ducharme : grand écrivain agoraphobe qui de son vivant refusa de paraître en personne et/ou de participer au cirque médiatique.

Peindre dans l'Urgence

Mes ambitions me conduisaient d'une crise existentielle à une autre. Enveloppée dans un mouchoir de poche, ma déveine aboutissait à l' Urgence. La médecine qui inspecte tout fouilla mon corps de chevalet. Elle n'avait rien à foutre de mes symptômes. Heureusement que j'emporte toujours avec moi ma trousse de survie: mon sac de sang, ma bile jaune, un bout de canevas blanc comme un drap. La médecine me dépeint dans le coin d'une forêt de machines sophistiquées. Ma meilleure spatule en métal peut cracher le portrait de la situation. Les médecins s'accordent. Sortez! «On ne peut rien pour vous! Vous avez trop de couleurs! Sinon, on vous enfermera, cela vous mélangera dans vos souffrances ».

Cette année, le retard que j'ai pris dans ma production est impossible à rattraper. J'aimerais asseoir mon meilleur diagnostic. Lui ordonner de ne plus bouger sur sa chaise. Le piquer au vif, l'endormir, cesser de peindre sous surveillance. Il faut trier les névroses et les soulager, retrouver les égarés et courir les brebis, encourager les plus laids, balafrer les plus beaux, peaufiner les blessés et tirer sur la toile. Enlever les plis, les bosses. J'ai réparé le teint pâle d'un cancéreux. Il souffre encore. Je dois détourner cette civière qui passe dans son front. J'ai logé son crâne dans le creux d'un oreiller plat et séché sa peau à l'éponge. J'ai enveloppé le mal pour l'inviter au vernissage. J'ai gribouillé une photo de famille pour faire rire une infirmière. Il est parti sans manger. Mon voisin est mort dans mes bras.

P'tit Bonheur

C'est pourquoi je me suis engagée sur une base régulière à rencontrer des gens qui perdaient le goût de vivre. Je voulais comprendre ce qu'il restait d'eux-mêmes. Au centre d'un petit groupe, je dessinais quelques portraits de résidents volontaires. Au moment de leur retourner mon travail, les visages s'illuminaient.

Un jour, alors que j'allais rejoindre mes fragiles, j'ai trouvé dans le ruissellement de l'eau de pluie sur les trottoirs, une de ces petites bêtes s'allongeant tranquillement, renflant l'air sur des territoires inconnus. Un ver. D'une lenteur désarmante. La cavité souterraine de celui-ci, inondée sans doute, l'avait contraint de remonter en surface. Il n'avait pas le choix, sinon la noyade assurée. Partout s'étendaient de larges flaques alimentées par des fissures constituant autant de dangers potentiels. Valait-il la peine de le déposer en lieu sûr? Petit oiseau tombé du nid? Peut-être. Mais sauver un animal aussi répugnant?

Ce jour-là donc, il semblait me faire signe. Je l'ai observé quelques instants, puis très distinctement je le vis créer devant moi une sorte de figure, quelque chose comme un langage, mettant à profit son petit corps mou. C'était exactement le contour de la province de Québec. J'étais sidérée. J'ai alors trouvé une brindille, l'ai placé délicatement en équilibre, pour ne pas qu'il tombe, et l'ai rapporté dans la cantine à l'étage. Un *tupperware* abandonné par un visiteur et une plante verte jaunie fournirent leurs ressources en terroir et en environnement pour la création de son nouvel habitat. Lorsque j'ai offert mon lombric «savant» en observation, tout le monde était ravi. Il a été décidé de le garder au frais dans le réfrigérateur.

Il était capable d'articuler chaque lettre pour s'exprimer en français dans le texte. Il se mit donc à raconter sa vie dont l'inspiration principale provenait de son réseau souterrain. J'écrivais tout au fur et à mesure qu'il exprimait le fruit de ses contorsions. Il nous signifiait des mots, des phrases puis des chapitres. Sa présence stimulait l'imagination de mes vieux amis qui en avaient bien besoin.

Nous assistions à toutes ses séances. «Il a fait un A» disait l'un! «Il a fait un B» affirmait un autre. Il piquait aussi des siestes en après-midi. Puis, quelques mois passèrent. Ses mots vieillissaient comme tout le monde et vint le jour où il contorsionna son corps si bizarrement que mes amis

s'impatientèrent et finirent par retourner à leurs affaires. Je restai seule à observer où il voulait en venir. Le mot difficile à avaler fut lâché : «je suis dépressif». Quoi? Dépressif? IMPOSSIBLE!

Je lui répétais que tous ici appréciaient sa présence! En guise d'exemple, je faisais valoir que chacun le voulait à sa table à tour de rôle! Il suffisait de faire attention afin que personne ne le confonde à une nouille, les jours où du spaghetti à la boulette figurait au menu! Non. Monsieur le ver était têtu! Il préférait menacer de se faire couper en petits morceaux avec un couteau à beurre et de partir à la conquête d'une fourchette pour en finir. Il se tortillait pour signifier que son plus grand désir était de retourner dans les cavités nasales de son cadavre préféré, car mon milieu de vie le rendait dépressif.

Je suis alors allée le replacer là où tout avait commencé. Je l'ai laissé en plan. Salut! Après tout c'était à lui de trouver une issue à ses problèmes. Puis le lendemain dès mon retour, j'ai fouillé l'herbe et je l'ai retrouvé. Vraisemblablement cuit au soleil. Sec. Mon ver...Mortifié! Je me suis sentie coupable. Il semblait avoir terminé sa vie dans de grandes souffrances! Figé là, si seul, si petit, transformé en cordon de babiche, en lacet de pendu. Nous l'avons enterré dignement. Deux bâtons de *popsicle*, en forme de croix de Paul Chomedey de Maisonneuve, enfoncés dans la verdure nous tenait lieux de repaire.

Malgré ce triste événement, certains bénéficiaires voulaient que je leur raconte encore ses histoires. Il

avait mis en scène de manière si extravagante certains morts que j'ai bien dû relire des centaines de fois celle où l'action se termine dans le cimetière des anciens combattant : alors qu'il dégustait un os en surface, il trouva une médaille du mérite perdue et la glissa à son cou. P'tit Bonheur parvenait aussi à dormir dans le crâne d'un premier ministre en passant par la serrure de son cercueil. Même à titre posthume, ce ver parvenait à faire rire. Les bénéficiaires et moi chantions souvent le P'tit Bonheur de Félix à la mémoire de notre petit protégé et la vie a continué.

Le sosie

Le sosie de Guy se tient à la porte d'entrée. Assis dans un fauteuil roulant adapté à ses besoins. La taille du sujet tient la route. Sa mine de petit canard épouse la bonne silhouette. Quand je l'ai vue la première fois, je n'ai pas pu m'en empêcher... Je me suis adressée à elle... Ou à lui je ne sais plus. «Guy»? «Guili guili» rétorqua la bibitte. Visiblement elle ne faisait pas partie de la famille. Postée là, elle piquait pourtant les même petites colères cornues sous son chapeau de plage à bordure molle, dissimulant son occiput blanc, taché comme une coquille d'oeuf. Elle tente de casser ce mur invisible qui l'emmure de manière gravissime. Dans l'indifférence et la solitude, ses doigts griffent le va-et-vient. Son existence miniature augure la qualité d'atmosphère qui règne sur les étages.

Les reines du foyer

Les célébrités féminines d'ici sont souvent religieuses. La liste impressionne : Kateri Tekakwitha, Jeanne Leber, Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoys, Marguerite D'Youville, Émilie Gamelin, Marie de l'Incarnation. Quand sera-t-il permis d'ouvrir leurs bières verrouillées en chapelle ardente depuis des lustres? Je vous vois venir avec vos sabots! Vous croyez que l'exercice serait impie, odieux, sacrilège! Pas du tout! Plusieurs reliques circulent déjà en plein air! Pas plus tard qu'en janvier de cette année, l'avant-bras de Saint-François Xavier faisait halte à Saskatoon et attirait les foules dans sa formule itinérante! Quant au fémur du Saint martyr Jean de Brébeuf¹, il trône entre deux bouts d'os, l'un attribué à Saint-Charles Garnier et l'autre à Gabriel Lalemant, abandonnés sous la poussière qui tombe du plafond, sur un catafalque de la nef du Gesù²! Qui s'en formalise? Prenez Jeanne Mance: imaginez la possibilité de découvrir son véritable faciès, celle d'embrasser des yeux la tenue vestimentaire de sa dépouille, de prendre ses mensurations, farfouiller son dernier repas, prouver que son radius disloqué fut bel et bien remis en place par voie mystique et divine! Au nom

de la science historique, il faut procéder! Passer outre les réticences et faire face au fabuleux! Madones, saintes, canonisées, béatifiées... Il y a suffisamment d'espace pour que la petite idée s'infilte sous le couvercle et attende son heure. La curiosité n'est pas un crime. La démarche éthique et scientifique encore moins. N'ayons pas peur. Après tout, elles gisent à quelques centimètres de nous, couchées, endimanchées, si près. Où est la clef du coffre ma soeur?

1- [Trois des huit martyrs canadiens.](#)

2- [L'église du Gesù est à la fois un lieu de culte et un centre de créativité artistique.](#) Source : Wikipédia

Michel-Ange

À quelques stations de métro de chez moi, j'ai visité une exposition déployant des reproductions grandeur nature de l'oeuvre de Michel-Ange. Elle faisait halte à Montréal. Il fallait voir ça : Le Déluge, Le Sacrifice de Noé, Le péché originel et Le Bannissement du Paradis, La Création d'Ève, La Création d'Adam, La Séparation de la Terre des Eaux par Dieu, La Création du Soleil, de la Lune et des Plantes, Dieu séparant la lumière des Ténèbres, le prophète Jonas, le Serpent d'airain, La Sibylle Lybienne, de Delphes, d'Érythrée, Les Sibylles persiques de Cumes, Les ancêtres du Christ, (Jessé et Asa, Ézéchias, Josias, Zorobabel, Ozias, Roboam, Salomon), Les Prophètes Daniel, Isaïe, Zacharie, Joël, Ézéchiël, Jérémie.

On y trouvait aussi Judith, que l'on présume avoir préalablement décapité Holopherne. Dans cette scène-là, elle s'enfuit avec sa servante; David et Goliath présentait celle où le premier dégaine son épée devant l'adversaire, lui-même déjà étendu au sol. On pouvait y admirer Le Châtiment d'Haman; ce vizir qui, pendant le règne du roi Assuérus projeta une vengeance personnelle et tua tous les juifs de l'Empire perse. Finalement : Le Jugement Dernier. L'artiste réalisa cette scène sensationnelle près de 25 ans après celles du plafond.

Il s'agissait d'une installation sur mesure, faite de panneaux géants imprimés et arrimés à un système tubulaire en aluminium, le tout accessible par un circuit piétonnier. Les dieux et les déesses à cette distance étaient gigantesques. En comparaison boiteuse, mes toiles semblaient minuscules.

L'exposition contribua honorablement à offrir aux Montréalais un coup d'oeil unique sur les coups de pinceaux et la palette du maître; une perception inédite des fresques reproduites de St-Pierre de Rome, dans un esprit de macro visionnement qui donnait à gratter le grain des impressions (gros comme des balles de golf) avec les cils.

Néanmoins, je contactai le producteur afin de mesurer avec lui la possibilité qu'il puisse financer ma démarche; exposer mes mythes avec le même type d'appareillage. Je lui céderais la part du lion en matière de recette. Diffuser mon travail de par le vaste monde m'aurait fait plaisir. C'est une dame qui m'a répondu.

En écoutant mon préambule, j'entendis une sorte de soupir de sa part. Puis, elle m'assomma: «Votre flux de trésorerie est-il positif? Disposez-vous de statistiques et de l'historique de croissance de votre industrie? Quelles sont les habitudes de consommation de votre clientèle? Quelle est l'ampleur de la concurrence? Avez-vous un plan de commercialisation dirigé vers les bons consommateurs? Un plan *marketing*? » Je lui répondis : «Mon travail ne saurait se comparer au vaste rayonnement mondial de Michel-Ange. Mon offre n'en est pas moins crédible vous savez! Mes patentes sont de bonne qualité et elles pourraient donner l'exemple à tous les publics en mal de délire! De plus, je vends des cartes de souhait imprimées en quatre couleur *offset*. Le lundi est un bon jour pour écouler mon inventaire. J'offre des solos, des duos, des trios, des quatuors. Très bons vendeurs! Ils se composent de Machin, Machin chose, Machin chouette et Chose»... (Sans doute que les noms que je lui énumérais ne lui disaient rien). «Vous pouvez me commander des femmes célèbres aussi! Et en quantité industrielle si vous voulez! J'ajoutai : «Vous seule pouvez remplir le tronc devant la porte de ma chapelle Sixtine!» À quoi faites-vous allusion madame? Me demanda-t-elle. «À Michel-Ange lui-même voyons! Plus ses coffres contenaient d'argent sonnante et trébuchant et plus il se mettait à l'ouvrage! Plus son tronc s'alourdissait, et plus la difficulté à manutentionner cette lourde cagnotte éloignait les voleurs! Il était riche comme Crésus vous savez! Donc, il ne reste qu'à emprunter la même stratégie que lui.

Imaginez! Nous sommes des siècles plus tard! On ne refait pas le monde! Nous soumettrons nos visiteurs à la comparaison. Cela les attendrira. Mon tronc et celui de Michel-Ange... Où est la différence? Il devrait se remplir tout seul! Qu'en pensez-vous? Vous pourrez payer des caméras de surveillance si ma stratégie vous inquiète! Lorsqu'il sera plein à craquer, je mettrai la récolte à l'ordre du jour. Nous diviserons l'addition par deux. Rien de plus facile!»

Son degré d'intérêt envers mon partenariat était accablé par la nullité de sa logique. Je ne disposais d'aucun réseautage, aucune relation d'affaires et quelques détails n'avaient pas encore été réglés : mon jupon dépassait son temps d'écoute téléphonique. Visiter le tronc de Michel-Ange, vider son contenu, s'allier à une folle inconnue...Elle prétextait un appel imminent avec le Saint-Père et me raccrocha la ligne au nez.

L'étalagiste

Dans ses meilleurs jours, l'étalagiste épatait la galerie composée en majeure partie de vendeurs de culottes. Quelquefois il se faisait même jeter dehors tant ses méthodes de vente étaient douteuses et n'habillaient que matière à déchanter.. «Elle dirige le musée des grands Québécois!» leur disait-il en se faisant pousser vers la porte. Puis, le cul sur le trottoir il insistait: «*It's the most famous museum coast to coast!*» À d'autres occasions, pour se débarrasser de lui, les commerçants n'avaient d'autre solution que d'accepter son marché. C'est alors qu'il me poussait en avant-scène au service de ses assortis dandys vicomtes et mirliflores de la guenille pour créer sur mesure l'un ou l'autre de leurs favoris : Paul Mc Cartney dans l'atelier de confection, Sophia Loren en vitrine, Stevie Wonder dans les lunettes de soleil, Mick Jagger dans celle des leggings, Frank Sinatra dans les panamas, Michael Jackson dans la literie, Andy Warhol en arrière boutique entre deux boîtes de conserve. Ma *stars* de comptoir connaissait le portier du studio 54 comme le fond de sa poche. À cette époque, il y avait repéré le fondateur du pop-Art dans la foule New-Yorkaise et réussit l'exploit (très relatif) de s'être fait photographe en safari à côté de lui. Ainsi le reste de sa vie, l'avait-il «fréquenté». Il savait sortir de sa veste un torchis où l'on apercevait son *brandy nose* pénétrer l'intérieur de Paris Hilton. J'ai perdu du temps et beaucoup d'énergie à espérer toucher un pécule. Ma véritable démarche se perdit de vue dans le dédale des comptes à rendre de ses relations d'affaires qui ne connaissaient rien des magnifiques de mon corpus. Un gros «zéro» à l'examen «René Lévesque». René qui? Qui est-ce? Votre conjoint j'imagine! Quelles sont ses mensurations déjà? Offrez-lui madame ce pantalon ajusté à sa taille!

1- Montréal est la seule ville au monde autorisée par le comité olympique à exhiber ses anneaux olympiques officiels afin de promouvoir sa Maison Olympique, située boulevard René-Lévesque.

Feu feu, joli feu

Un jour, un villageois me contacta pour accueillir le musée dans son coin de pays. Il avait eu vent de mon plan et voulait l'insérer dans sa communauté en lieu et place d'une ancienne église de carrefour agricole. J'étais aux anges! Enfin! Nous allions avoir pignon sur rang!

De plus, à cette occasion, une compagnie ferroviaire spécialisée dans le transport de passagers m'accorda une première commandite! Ce contrat me permettait de parcourir le trajet dans les deux

sens : Montréal Saint-Glinglin, et Saint-Glinglin, Montréal. Quelle aubaine!

Ah le train! C'est si agréable d'actionner sa technologie domestique capable de métamorphoser un salon miniature en énorme matelas! Se détendre dans cette cavité inoxydable grâce à un petit commutateur poli par l'index! Que dire de la trajectoire reflétée dans sa baie vitrée et des paysages aux courbes infinies! Que dire de sa lenteur d'escargot! J'en étais sûre! Dès que les voitures bougeraient en gare, la limace d'aquarium en moi prendrait du gallon! Le hic, c'est que l'embarquement eut lieu au lendemain du cataclysme de Mégantic. Ce jour infernal; ce triste 6 juillet 2013. Le sinistre endeuillait l'Amérique. Dans les circonstances, le capital de sympathie envers toute forme dérivée du ferroviaire était nul. Aussi, ses zones d'enclenchement, ses leviers pousse-wagons, ses signaux d'arrêt et ses cris de cheminots, ses longs cortèges noirs¹, tous ces bruits et cette activité cliquetante sous mon siège, tous ces crissements de freins apeurants et ces moteurs vrombissants eurent tôt fait de terroriser la clientèle. Nous serpentions au coeur d'une nuit de pétrole. Même les dormants sous le convoi criaient d'émoi, inexorablement couchés sur la voie.

Avant de partir, je me suis donc préparée à une tournée des plus symboliques. Je n'apportai avec moi que le nombre exact de correspondants aux disparus : soit quarante-sept. En plus, je me procurai Quarante-sept roses pour les jumeler aux quarante-sept défunts. En pleine forêt, entre deux voitures, là où ça va vite, je les lançai toutes une à une. Leurs épines déchiraient le toit du véhicule.

Madeleine Parent, Idola Saint-Jean, Simonne Monet-Chartrand. Hélène Pedneault, Thérèse Casgrain. Marie-Claire Kirkland Casgrain, Je renommai chaque fleur. À la mémoire de toutes les femmes tuées dans la déflagration. J'ai poussé ces mots: «À l'aide!». Personne n'est venu. « Feu feu joli feu, ton ardeur nous réjouit »... La jolie chanson s'est invitée dans mes couvertures.

1- Le convoi qui a explosé au coeur du village de Mégantic en était constitué de 72 wagons-citerne DOT-111.

Musée, sors de ce corps!

Au petit matin, le bruit courut. Quelques institutions régionales déjà sur le qui-vive réagissaient à l'idée de voir s'établir dans leurs champs, ma marchandise incendiaire. Nous n'étions pas la bienvenue. Visibles à marée basse, les phoques ne faisaient pas du tout la banane. J'en ai repéré un gros qui voulait tous nous expédier en Alaska¹ dès que possible! L'entrée principale où logeait mes condamnés accueillait la foule par un anneau enflammé très dangereux. Sa fumée noire empestait l'horizon. Personne ne voulait le franchir. Un faux maire carton-pâte se maintenait là en permanence

pour apeurer la clientèle. Il s’amusait à saboter mon travail et tendre aux rares visiteurs, une portion de tarte qui gouttait la crème à barbe. Une bande sonore racontait en boucle ses inepties par un petit haut-parleur situé dans sa gueule d’aspirateur tirant sur mes rêves pour les enfouir au dépotoir municipal. Chaque jour d’été était précieux pour l’économie touristique régionale de même que chaque heure d’ensoleillement. Son message détournait l’attention du public vers sa plage de galets dont les aménagements avaient coûté une fortune aux contribuables locaux. Dans ce contexte, le musée opérait une concurrence déloyale et fut placé devant deux choix: ruminer au raz les pâquerettes ou regarder passer les trains. «Mon pays, c'est grand à se taire» chantait Claude Léveillée.

1- Ce passage réfère la chanson du groupe Beau dommage intitulée «Le phoque en Alaska» et qui traduit l’isolement des êtres humains.

La vie d'artiste

Peindre sous de chaudes nuitées aux abords des terrasses s’agit de développer une rencontre personnalisée avec le client tout en maintenant un rythme d’amuseur public. L’activité abandonne la notion de chef d’oeuvre pour rouler la créativité sous les tables. Le client monnaye son temps sur la base de la capacité de l’artiste à lui livrer son travail sur le champ car c’est lui qui n’a pas de temps à perdre. Sachez qu’il vous signalera de signer votre croûte au moment correspondant à l’abandon de sa dernière patate frite.

Le Vieux Montréal est l’un des bastions où la performance, la rapidité d’exécution et les artistes eux-mêmes se marient pour le meilleur et pour le pire au métier de commerçant. Connaissez-vous les rouages du processus d’attribution d’un espace sur la voie publique? Un mécanisme qui assoie ses bases sur les années d’ancienneté du candidat. Si l’amateur cherche à se tailler une place parmi les artistes de la rue, il se mesure à des futés qui eux les collectionnent. J’ai fini par comprendre que le procédé semblait favoriser les imposteurs, soit n’importe qui sauf de véritables artistes. D’année en année, en année, le talent devenu secondaire réunit dans une salle ceux-là capables de se tailler un commerce estival enviable, en passant le message qu’il vaudrait mieux consacrer son énergie à cultiver soigneusement cette ressource : l’ancienneté et rien d’autre.

En gros, voilà en quoi consiste le processus : les autorités vous convient à un seul rendez-vous. Il ne faut pas le manquer. Pour une poignée de courageux, il est même vital. c’est là le jour J tout désigné qu’elles choisissent pour vous attribuer votre «spot».

Si vous êtes préalablement qualifié, on vous convie ensuite à passer à la caisse enregistreuse. Vous avez l'année entière pour vous prévaloir d'un retour d'investissement proportionnel à l'assiduité que vous mettez au défrichage de vos terres. Tout cela bien entendu, avant de faire le moindre profit. Faites preuve d'une bonne dose de détermination, aigüisez vos méthodes de vente, soignez votre *look*, celui de votre *stand*, apportez votre éclairage, une petite musique d'ambiance. Acclimitez-vous au bruit assourdissant qui sort celui-là, du premier bar gothique d'à côté.

Veillez à attacher solidement votre débrouillardise. Surtout les jours de grand vent. L'idée est de tout faire pour rentabiliser l'entreprise. Et dépêchez-vous! La saison touristique file comme l'éclair! Installée là en plein mois de janvier, parmi quelques pigeons qui vous regardent de travers, vous pouvez croupir dans votre vieux paletot déniché dans une friperie et espérer une première vente. Lors de cet incontournable rendez-vous, on se réunit en trois chapelles distinctes : il y a celle dont les membres accusent énormément d'ancienneté, on les appelle «les Gros».

Ils se partagent les rares meilleurs niches touristiques. Les Gros arrivent en se pétant les bretelles. Ils se connaissent, se reconnaissent. Ils se suffisent à eux-même car ils savent, qu'importe si la saison sera belle ou moche, que les recettes annuelles seront excellentes.

Puis, il y a ceux qui détiennent une ancienneté moyenne : les Grimaciers. Ils attendent l'occasion de se hisser dans le camp du premier groupe. Nerveux, cernés, épuisés, ils regardent leurs acolytes batifoler à côté d'eux et cela les déprime. Tous les ans, l'un d'eux se présente dans cette salle en espérant l'annonce d'une mort subite du roi de l'ancienneté : ce mafioso là-bas qui l'indigne et qui hante son esprit. Finalement, il y a ceux-ci qui ne détiennent aucune ancienneté. D'authentiques saltimbanques. Pour eux, les années ne s'écoulent pas. C'est comme si les aiguilles qui tournent sur la Tour de l'horloge avaient décidé de partir à l'envers. Le bourdon de Notre-Dame ne tinte même pas du fin fond des ténèbres d'où il provient.

Revenons à cette rencontre de démarrage. Pour espérer déplacer sa chaise au soleil, le saltimbanque a droit à un prix de consolation. Il est offert en désespoir de cause par tirage au sort. Semblable à un orphelin de Duplessis, le gagnant se lève alors de son siège, le dernier occupé au milieu du désert, car toute la clique a progressivement quitté les lieux. Les petits bras en avant, le miséreux hérite de la dernière niche non réclamée. La pire. Celle qui fait fuir les rats. La risée des absents. Mais vous êtes pigé! Quelle chance! Vous signez à l'aveugle tandis que la réalité vous attend à l'extérieur. Les autorités vous larguent littéralement dans ce recoin là-bas totalement ignoré, isolé dans un quartier en construction. Eh oh! C'est vous qui l'avez voulu!

Sans toit, sans mur, sans électricité, sans *wc*. Vous rencontrez le sans-abri qui y a élu domicile. Vous faites connaissance. Il se présente comme votre meilleur allié. Il vit à côté des poubelles au bas d'un édifice à bureau. Il a planté sa tente dans laquelle il remue, il gèle, il crève. Prêt à se rendre utile, il offre dès son réveil, tous ses services forfaitaires : tenir votre parasol en cas de vent violent, roter une portion généreuse de votre propre goûter, suivre avec vous les préceptes de son évangile selon sa propre fatalité : celle de l'endurer. Il se penche sur vous comme le seul être au monde capable d'apprécier votre travail. Il est artiste lui aussi après tout!

Les touristes oseront peut-être s'approcher de votre installation dans un rayon de plusieurs kilomètres. Grâce au concours de cet ami indispensable, vous incarnez un nouveau refus global¹! Puis, c'est plus fort que vous. Il s'agit d'espionner vos vilains congénères. Ils arrivent en juillet au moment où il fait beau et chaud. Ils placent leurs cadres *made in china* devant une foule d'américains fortunés. En quelques secondes, tout est parti!

Vous trouvez aussi sur leur stand, des petites impressions du Château Frontenac. Vous réalisez que même démenagée par petits détails, la ville de Québec se vend comme des petits pains chauds dans le Vieux Montréal. Sans compter toutes les croûtes originales: des photos de calèches; une série thématique *canadian coast to coast* déclinant les illustrations qui tirent du rouge au rouge, en passant par la feuille d'érable entre deux carpettes en poil de castor. Quant aux caricaturistes, ils nivellent la ressemblance du client à la hauteur du modèle proposé: celui qui paye pour obtenir la preuve de sa véritable laideur. Au carrefour du point de vente, on ne tient en boutique que du solide: Michael Jackson, Rambo, Marilyn Monroe... Format plastifié, *face lift* éternel, jugez par vous-même! Je retournai vers mon sans-abri qui gardait mes oeuvres pour une brioche. Une chance qu'il est là. J'ai fini par apprécier sa présence. Au sol, une petite caricature de lui, format pattes de mouche signe son contrat d'embauche.

1- Clin d'oeil au manifeste artistique Refus global publié en 1948 à Montréal par les Automatistes sous le couvert de Mithra-Mythe éditeur. Son auteur, Paul-Émile Borduas, remet en question les valeurs traditionnelles de la société québécoise comme la foi catholique et l'attachement aux valeurs ancestrales, rejette son immobilisme et cherche à établir une nouvelle idéologie d'ouverture sur la pensée universelle. Source : Wikipedia.

L'erreur d'Alexis Tremblay

Tous les hommes et toutes les femmes ont droit à l'erreur. Les réalisateurs de «*Pour la suite du*

*monde*¹» en sont-ils un bon exemple? Puis-je m'attaquer à ce film culte et faire part à mon lecteur d'une difficile remise en question? Il s'agit du personnage principal, Alexis Tremblay. Ce noble patriarche autour duquel toute la communauté se penche pour prendre des décisions éclairées. Les images belles et poétiques, nous rapprochent du terroir et de ses insulaires.

Tout-à-coup c'est la douche froide! Les vingt dernières minutes de ce documentaire capturent bel et bien la mémoire à travers celle d'un béluga. La suite donne le frisson. La bête se débat au bout d'un triste horizon. On assiste aux manœuvres de transbordement. Le village entier dérape, inconscient de vider un fleuve de sa richesse réduite à livrer son attraction. Ce noble patriarche a-t-il manqué de jugement?

La bête sera vendue aux américains qui savent flairer la bonne affaire. Le reste du film est à l'avenant. Les joyeux troubadours traversent les douanes, roulent en *pick-up* dans les rues de New-York, à bord duquel la «créature» (*dixit Alexis*) souffre le martyre, arrachée à son milieu de vie. Le mammifère marin ne fait l'objet d'aucun état d'âme de la part des protagonistes. Si peu. Pour la forme. La caméra tourne. La marchandise vivante circule entre les gratte-ciels. Sa livraison est imminente. On dirige le condamné vers sa prison définitive: l'aquarium de Manhattan. Balancé là dans un bassin où pataugent déjà deux condamnés.

La mémoire avait-elle besoin de cette finalité? Bien sûr, dans les années 60, les causes écologiques n'avaient aucune importance. Mais on comprend après visionnement que cette décision prise à l'issue d'une assemblée de cuisine fut sans doute orchestrée par des cinéastes qui tiraient les ficelles. À l'occasion d'une exposition dans Charlevoix, j'ai créé le portrait d'Alexis pour remonter cette affaire en surface. Je voulais leur raconter « l'erreur d'Alexis»; celle de ne pas avoir su évaluer la fragilité et la grandeur de son propre monde; celle de ne pas avoir compris qu'il valait mieux, pour la suite du film, respecter la vie du Saint-Laurent, libérer l'animal; celle enfin, de se tenir debout et résister à la tentation d'accommoder déraisonnablement ceux-là, qui savaient qu'on ne pouvait rien leur refuser. À ma grande surprise, personne ne semblait savoir qui était Alexis Tremblay sur la terre ferme de Charlevoix. J'en ai déduit que Baie Saint-Paul n'est pas l'île aux Coudres et que l'île aux Coudres n'était pas non plus, ma toile d'Alexis Tremblay. Mais qui suis-je pour faire la morale? Lorsque je peins, je contribue à cette dérive en déversant mes résidus d'acrylique par-dessus bord. Directement dans la cuvette.

1- Film intitulé *Pour la suite du monde*, réalisé par Michel Brault, Pierre Perrault et Marcel Carrière, 1963, produit

par l'ONF.

Dénouement inespéré

L'entreposage avait assez duré. Il fallait faire quelque chose. Sortir tout le monde. Prendre l'air. Il était temps de m'offrir un laissez-passer pour un grand déploiement. À la manière d'un singe, je voulais tourner ce musée dans tous les sens à la gloire du soleil levant. Je montai sur le Mont-Royal avec un diable rempli à craquer de tous mes rouleaux. Au sommet, je déballai mon lot en tas sur cette surface scénique verdoyante légèrement pentue qui borde le lac aux castors. Idéal pour embrasser le paysage et se faire poindre à l'horizon! Je regardais l'ensemble des marcheurs déambuler dans ma direction, positionnés de manière optimale pour apprécier mes figures.

J'ai bricolé de l'origami géant: une cabane en bois rond, un voilier, une église, une croix, un gigantesque labyrinthe dans lequel leurs enfants couraient partout. Par les fenêtres d'une pyramide plate, nous faisons des mimiques aux passants.

On s'arrêtait pour me demander qui ils étaient et j'empochais toutes leurs réactions comme le signal d'un essor. Je me suis amusée aussi à jouer aux cartes: «les deux font la paire».

Il sortait du lot d'excellents duos de grandes gueules! Je donnai même à mes visiteurs une occasion en or de les toucher par la plante des pieds. Quelques touristes se prêtèrent au jeu. Pendant que les chaussures s'alignaient, je leur chantais «Moi mes souliers». Visiter mes débordants par la barbe, les orteils en éventail, procurait une belle entrée en matière pour mes nouveaux élèves.

Pieds nus sur le Grand Antonio, un type d'origine perse prit la peine de me parler de son pays et de ses coutumes. Êtes-vous parent avec le vizir qui, pendant le règne du roi Assuérus projeta une vengeance personnelle et tua tous les juifs de l'Empire perse? Lui demandais-je intéressée par sa culture. Il me répondit qu'il cherchait un employeur pour devenir vendeur de tapis.

Dans «mon livre à moi», les tapis de son pays pouvaient voler. Tandis que je lui expliquais que mon installation n'était pas une carpeite mais bien une «expérience», une bourrasque arracha du sol plusieurs toiles qui montèrent dans le ciel pour quitter mon champ de vision et partir dans toutes les directions. Frère André fut retrouvé sur le toit de l'Oratoire. Mon Frédéric Back alla échoir sur la canopée d'un grand chêne. Le frère Marie-Victorin alla se promener si loin que je l'ai perdu de vue. Je voyais bien qu'il allait en direction du jardin botanique! Il a disparu au moment où la toile de Léonard Cohen semblait se diriger elle, vers un groupe Zen qui lévissait à quelques pouces de la montagne.

Jean Drapeau se déposa sur le toit de l'Hôtel-de-Ville. René Lévesque sur celui de l'édifice d' Hydro-Québec. Champlain est allé se planter dans le paratonnerre le plus élevé du nouveau pont. Il paraît que Jeanne Mance fut décrochée du dôme de l'Hôtel-Dieu par quelques Soeurs hospitalières. Des médecins et des infirmières suivaient d'en bas la manœuvre. Enchevêtrée autour de sa croix, elles réussirent à décrocher la bienheureuse grâce au concours d'un simple balai! Même Richard Garneau, le commentateur sportif, fut toute la nuit accroché à l'un des câbles du stade olympique avant de tomber en torche. J'étais bien avancée.

Je crois qu'après avoir tant couru sur le Mont-Royal, j'ai fait un petit infarctus. Cinq ambulances sont venues à ma rescousse. Les services d'urgence avaient reçu l'appel que nous étions plusieurs par terre. Lorsque les ambulanciers comprirent qu'il s'agissait de simples peintures qui gisaient autour de moi, ils prirent mes signes vitaux. Je n'étais pas malade. Ils ont quitté les lieux. Je me rappelle avoir vu des policiers à cheval. Ils empilèrent mes toiles sur l'arrière-train d'un pur sang. Elles furent livrées à mon adresse au grand galop. Les pompiers sortirent précipitamment de leurs casernes. Une armada de véhicules lourds fila dans les rues de Montréal à la recherche des bougres qui virevoltaient entre les édifices. Pour un projet qui avait l'objectif d'actionner des leviers mobilisateurs, j'étais servie. Les pompiers avaient eu recours à la plus grande échelle disponible de toute la ville. Elle faisait près de sept cents mètres de hauteur. Mais c'est la facture qui m'a donné le vertige.

Ils m'ont soumis à des règles strictes pour que le musée ne soit plus dangereux. Ils alléguaient que j'étais irresponsable et que je pourrais faire de la prison la prochaine fois.

Je me suis alors mise à pleurer. Tant et si bien qu'un policier s'approcha pour me consoler. Lorsque que je croisai son regard, nous nous sommes dévisagés. C'était mon ancien patron! Celui qui avait la tête au plafond et qui recevait les brigadiers!

Après cette affaire chimérique, j'ai payé par chèque. Les camions rouges sont partis chez eux. J'ai mis mes toiles en pénitence. Les plus délinquantes furent roulées, mises au rancard. Une période de «petite noirceur» pas jojo pour personne s'amorça. Quelques-unes furent attachées ensemble.

On eut dit un grabat. Je ne voulais plus que personne ne bouge. Histoire de vérifier le confort de ce matelas, je m'y suis étendue. J'ai dormi là-dessus. Puis un jour, mon ami sans-abri est venu me rendre visite. Il m'a confié qu'il manquait à ses compères et lui-même ce genre de futon un peu mou, capable de les isoler de la rosée matinale. Je pris alors une grande décision.

Je leur balançai toutes mes toiles. Cela eut le mérite de désencombrer mes placards. Eh bien croyez-

le ou non, le succès fut instantané! Ils ont monté un petit village avec le matériel et le public en raffole! Il se prend en *selfies* des milliers de fois par jour! Grâce à un gang de sans-abris de rien du tout, plusieurs grands Québécois font parler d'eux partout dans le monde! Chacun a érigé une tente qui porte un nom spécifique : la résidence Paul Desmarais, le tipi Tékakwitha, le taudis Sol, le logement à Dédé, Terre des démunis de Jean Drapeau, le domaine de Thérèse F.- Casgrain... Quelques petits futés se sont même ouverts une agence de gîte touristique!

Le concept s'est qualifié pour annoncer dans le guide Michelin. Même Puno, le village riverain du lac Titicaca a eu vent de l'affaire. Notre mairesse a donné son aval en riant, bien décidée à construire un îlot flottant au coeur du Saint-Laurent. Il fut installé entre l'île Sainte-Hélène et le Vieux Port. On a déjà réquisitionné des toiles pour la confection de voilures à ces étranges appareils. La tête de Gilles Pelletier fièrement, exhiberait sa belle barbe marinière en proue des embarcations. Steven Guilbeault accorda sa bénédiction à nos hôtes péruviens afin qu'ils puissent se fournir en phragmite *australis*, une plante envahissante présente à profusion dans les étangs de la province. Ils en étouffent nos grenouilles, nos quenouilles, et tout écosystème!

Alors bon débarras! De plus, Hubert Reeves s'accordait à dire, lui, que la carpe asiatique avait le potentiel de devenir le *Flipper* du nord.

Madame Michel-Ange m'a rappelé pour faire des affaires d'or. J'ai décliné l'offre, jugée trop gourmande. Mais à l'entrée du site, devinez qui j'ai retrouvé en digne représentante de l'Ordre dans un uniforme à sa taille? Ma copine, ma cleptomane! Ma chérie! Te revoilà! Elle s'affairait à vérifier le contenu des sacoches aux abords de la guérite! Le premier ministre a affirmé à la presse que ce village typiquement québécois complétait bien le paysage montréalais.

Il a ajouté que cette attraction stimulait déjà l'économie touristique du secteur qui tourne rond à l'image de la grande roue du vieux port! Un jour j'ai rencontré Elvis Gratton¹. Il m'a félicité d'avoir contribué à ce succès et m'a demandé «*by the way*» quand est-ce que j'allais me décider à le peindre «lui»? Il gonfla le torse et cessa de respirer. Son visage rougit comme une feuille d'érable. Je lui répondis qu'il me ferait plaisir d'envisager réaliser son portrait, à condition qu'il m'aide à désigner un nouveau nom à ce lieu original. Il se désouffla comme un fumeur de cannabis. «*Ça va s'appeler*»... «*le sans-abris-land des Grands Québécois*»; «*Non... Le pays des grands Québécois sous la tente amérindienne du Canada*»; «*le village de Nathalie... Sans Nathalie; les favelas du Québec*²!

1- Personnage culte créé par Pierre Falardeau personnifiant la caricature du fédéraliste qui adopte les mœurs «du

dominant». Source : Wikipedia.

2- Tirade inspirée d'une scène du premier film intitulé *Elvis Gratton* produit en 1981 par Pierre Falardeau.

Atelier éducatif

La mission du musée n'aurait pu se compléter sans la création de l'atelier éducatif. Elle se rédigea ainsi: «placer de grands personnages au coeur du jeu de la créativité et de la connaissance». Jeu, créativité, connaissance... La jeune génération jouerait sur les vestiges du passé, construirait des objets associables, visiterait des parcours significatifs. Légers et manipulables, des accessoires s'arrimaient les uns aux autres. Des biographies sous forme de réglettes permettaient de construire des exosquelettes. Ainsi de joyeuses charpentes s'articulaient devant elle et transformaient mes juvéniles en ingénieurs de l'histoire. Leurs réalisations fixées à un tableau textile s'agrafaient à la verticale.

Des questionnaires pas trop assommants dont les réponses se trouvaient «physiquement» inscrites sur les corps de ces osselets complétaient l'atelier. Les élèves étaient si impressionnés par leur création collective, qu'ils assimilaient la matière mieux que leur professeur!

Chaque mot imprimé sur chaque forme était passé en revue. Une équipe avait exploité le chiffre «4» porté jadis par Jean Béliveau, tandis qu'une autre avait souligné la mémoire d'Armand Frappier en réalisant une vache. C'était une trouvaille assez logique car la bile de bovin en suspension sur une pelure de patate constituait un milieu propice à nourrir la bactérie atténuée de la tuberculose. Ailleurs, on avait aligné toute les notes colorées de la gamme préférée d'Oscar Peterson. Il arrivait qu'un gentil professeur accorde une plage horaire raisonnable. Le programme «long» permettait d'autres découvertes. La dictée était une activité prévue au programme. Les enfants, après l'avoir rédigée étaient invités à dessiner les manifestants décrits ici-bas, dans le feu de l'action :

Les drôles de manifestants

Un jour, une sympathique manifestation se mit en branle depuis le parc Émilie-Gamelin pour prendre l'air dans le ventre de Montréal. Les principales têtes dirigeantes étaient aux premières lignes. Un gaillard filmait l'ensemble de l'attroupement. Un journaliste prônait le concert des nations. Un médecin vaccinait tout le monde et vérifiait les mains propres. Une rebelle brandissait son Manifeste contre l'infantilisation des femmes, la mise à l'index littéraire, les cathos

réactionnaires et la bêtise humaine. Un syndicaliste au volant d'un fourgon cellulaire, se frayait un chemin à la défense des accidentés du travail. Un explorateur dirigeait les manifestants vers l'ouest, et divulgua son parcours aux policiers.

Voici un échantillon de leurs dessins:

Gilles Carle actionnait une «souffleuse» à neige dont le faisceau lumineux passait par dessus son épaule. Marcelle Ferron affirmait dans un phylactère « méfiez-vous du blanc!¹» Armand Frappier tenait une valise dans laquelle il transportait la souche de son bacille. Un élève avait fait un solide croquis dans lequel il offrait à René Lévesque, une carte du monde. Champlain assis dans un canot à quatre roues motrices pagayait de l'air avec Panda «robe noire».

Michel Chartrand avait été réalisé par l'espiègle de la classe. Le syndicaliste marchait en défendant le cas de son propre professeur qui avait mal au dos. Les traits caractéristiques de chacun différaient totalement des véritables.

Gilles Carle ressemblait à Taylor Swift, Marcelle Ferron à Lady Gaga, Armand Frappier à Justin Timberlake, Michel Chartrand à Kanye West. Champlain avait le profil de David Guetta et René Lévesque celui de Katy Perry. Le marmot lui avait affublé une chevelure de tigresse. Seule exception à la règle : le professeur. Il ressemblait au professeur.

L'exercice suivant s'intitulait « *C'est fou mais c'est tout!* ». Il s'inspirait du groupe Les Baronnets². Il avait le mérite d'avoir du *swing*. Cela réveillerait les plus endormis. Pour y participer, on devait préalablement apporter en classe son propre accessoire. Erreur fatale. L'un d'eux présenta un vrai *gun!* C'était le petit-fils de mon ami le policier! Il voulait simplement illustrer le syndicaliste Michel Chartrand, en relatant sa phrase célèbre: «*arrête de shaker crise, tu vas me manquer!*³».

Toute la classe a déguerpi! Mon ancien employeur a couvert l'affaire. Un plouc s'est présenté pour en faire un papier⁴, mais c'était plus fort que moi, j'allai aux nouvelles : il m'annonça qu'un accident de voiture avait paralysé le narcissique pervers. Le pire manipulateur condamné à se faire manipuler! Il paraît qu'une antenne plantée dans le front lui prête main forte et qu'un tableau de bord marqué des mots de sa langue de vipère l'aide à reprendre du collier. Le surdoué de la classe tenait à déclamer ses talents poétiques. On arrêta tout pour l'écouter:

Le laboureur et ses enfants

Travaillez, prenez de la peine :

C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents.
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oût.
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor.

Jean de La Fontaine

Pendant ce temps, la période allouée pour l'atelier filait à vive allure. Il fallait conclure. J'avais pris soin de créer une pige. Un billet imprimé du drapeau de la province, s'il était pigé, permettait au participant de raconter une histoire vécue. Mon perse, qui fut l'un de mes élèves, toucha le journaliste qui préféra lui consacrer un article : «Percer en sol québécois».

1- Expression consacrée à Marcelle Ferron et retenue pour présenter l'exposition itinérante déployée au Québec en 2018-2019.

2- Chanson traduite de l'originale Hold me tight 1964 des Beatles, et diffusée au Québec; groupe musical populaire dans les années 70 composé du trio René Angelil, Pierre Label et Jean Beaulne dont la spécialité était de traduire des tubes internationaux et de les produire en français au Québec.

3- «*Arrête de shaker, tu vas me manquer, crise*». Source: Michel Chartrand : la colère du juste, 1968-2003, Fernand Foisy, éd. Lanctôt, 2003, p. 16.

Atelier-Souvenir

L'atelier-Souvenir proposait un syllabus très différent. D'abord il s'adressait à un tout autre public : les personnes âgées. Les personnes mûres d'aujourd'hui ne veulent pas faire travailler leurs méninges autour d'objets sur une table qui au fond, ne les concernent pas. La petite école, «très peu pour moi» se disent-ils. Pour des têtes blanches, cela constitue une obligation de trop pour donner de l'importance à des enfantillages. Cette catégorie de gens a vu neiger.

Ce sont d'anciens professionnels à qui on ne raconte pas n'importe quoi. Les grands québécois devaient défiler lentement au mur de la salle dans le cadre d'un diaporama qui avait l'objectif d'actionner la corde sensible de la nostalgie. Le constat des nombreuses disparitions dont je faisais état avait pour effet d'impressionner mon auditoire. Ah tiens, il est mort celui-là? L'échantillonnage varié remontait leur propre parcours en surface. Qui a connu une personnalité publique de près ici? Leur demandais-je. En général, tous levaient la main.

Les témoignages n'arrêtaient pas et se révélaient avec ce genre de posture maintenue au-dessus de la mêlée pour s'assurer de son écoute salutaire. Leurs souvenirs étaient clairs. On buvait les paroles des uns et des autres. L'atelier explorait l'émotion du passé empreinte de douceur. Chaque voix passait en revue sa mémoire personnelle.

Mais ce jour-là, il se passa autre chose. Un petit quatuor de joueurs de cartes continuait de papoter dans cette salle à manger à vocation multiple tandis que je m'esquintais devant eux. Il fallut faire de la discipline. Lorsque le petit groupe quitta la salle, l'un d'eux attira mon attention en privé sur un deux de pique qu'il sortit de sa manche. Ce *Joker* me déconcentra. Que voulait-il au juste? Me faire la vie dure?

Sa bouille me rappelait quelqu'un. Puis, l'étincelle s'alluma dans ma petite pomme. Guy! Oui! C'était lui! En chair et en os! Je me suis alors mise à courir dans le couloir à sa recherche, (me trompant bien entendu de côté), tombant dans les pattes en aluminium des déambulateurs et frêles sacrum qui me barraient la route! Lorsque j'arrivai devant l'ascenseur de la résidence, la porte se referma sous mon nez.

Quelques semaines passèrent. À l'occasion d'autres rencontres, le même scénario se produisit. D'un lieu de résidence à l'autre, toujours le même gueux (que je croyais à tort être Guy) me signalait sa présence. Pas besoin de vous faire un dessin; j'étais dans un film d'horreur à la Polanski. J'ai remis en question ma démarche, mon parcours, mes efforts, pour finalement déborder dans la déprime.

J'en avais marre de marchander mon spectacle minable, de réaliser des croûtes besogneuses, de défendre cette médiocre geôle à dauphins qui tournoient dans leur enclos, de livrer le meilleur de moi-même à un auditoire d'imbus, au mieux lucifériens et au pire insupportables.

Faut-il ajouter que plusieurs toiles envolées n'avaient jamais été retrouvées et la coopération avec les policiers était prescrite. Les cavaliers descendaient jusqu'en bas de la côte assis sur le dos de leur monture, pour se mouvoir dans le trafic à la recherche des badauds qui les regardaient passer en seigneurs de la montagne. Une des juments me reconnaissait au pif.

Je devais fuir dans les rues pour semer l'animal qui avait tendance à me suivre comme un chien renifleur. Depuis l'envolée du Mont-Royal, mes donations dégageaient une odeur de pomme de route persistante. Le cheval de livraison les en avait imprégnées toutes et elle grouillait dans la fibre de mes toiles. Des rubans d'exhalaison empestaient d'ailleurs les sans-abris qui exigeaient que je lave la figure de mes sujets!

Il n'en était pas question! J'en avais pour preuve mon Robert Gravel! Lors d'une manifestation des carrés rouges, des amis me l'avait emprunté. Pendant la promenade, un déluge intense s'était abattu sur lui et s'en était alors suivit une anamorphose telle, que le portrait en séchant devint irrécupérable. Mon fondateur de la LNI avait rétréci de 75%! Sa gueule épousait le profil d'une claque tordue, sa bouche ses yeux son nez improvisaient un set carré de trous de suce! L'ensemble s'apparentait à un scalpe déshydraté que les indiens Jivaros façonnaient dans la jungle équatoriale. Je n'allais tout de même pas faire courir ce risque à mes génies! Aussi, me suis-je rendue à l'évidence. Le succès des *favelas du Vieux Montréal* étaient chose du passé. Les tentes à l'effigie des grands Québécois étaient devenues des oripeaux. Les intempéries avaient eu raison de leurs fragiles supports composés à 100% de matière compostable. J'ai dû voler au secours de mes dernières oeuvres qui tremblaient de froid tel E.T. étendu au bord d'une rigole de banlieue.

Tandis que plusieurs commençaient à les vendre au plus offrant, des touristes américains qui flairaient la bonne affaire recherchaient eux, un portrait spécifique: celui de Elvis. Ils avaient entendu parler de cette création et fouillaient activement le site pour s'emparer de cette toile-là.

C'était à qui allait la trouver le premier. Rien n'avait de valeur pour eux que leur idole. Tout-à-coup, l'un d'eux se signala : *I got him!* Une foule se précipita sur le portrait de mon Elvis Gratton sans prendre le temps d'identifier son étoffe de star locale! La toile se déchira en petits morceaux suffisamment nombreux pour que chacun se pousse comme un fauve ayant obtenu sa portion. Chaque touriste brandissait fièrement un reliquat de dimension ridicule.

Il paraît que ces rognures font le tour des États-Unis et que plein d'américains les regardent derrière une vitre blindée. Même Trump se rallia à cette erreur. Cela m'a fait un petit velours et rire aux larmes! Mais ce n'est pas tout. Il faut absolument que je vous entretienne du sort réservé aux îles flottantes et embarcations péruviennes. Elles coulèrent au passage des vagues des bateaux de croisière qui accostaient par dizaines dans le port. Du haut du quai de l'horloge, je les avais vu sombrer au fond du courant. Personne n'est allé les secourir. Les voilures furent englouties tandis que les rhizomes des phragmites se dispersèrent et poursuivent encore et toujours leur fâcheuse mission: celle d'envahir les berges fluviales sur des kilomètres.

Le pire c'est qu'au même moment, je traversais un grand deuil. Mon sans-abri avait souffert d'isolement et du froid si longtemps qu'il n'avait pas survécu. À ce chapitre, le plouc stagiaire ne m'a pas manqué :

«Mort tragique dans les favelas du Québec!». La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Le téléphone arabe¹ retentit: «Une brigadière à l'origine de la mort de plusieurs grands Québécois»; «De Grands Québécois noyés ne refont pas surface». Et enfin : «Mario Fontaine² annule sa tournée de spectacles, il a vu Elvis se faire déchiquter. Lisez son témoignage poignant».

Tandis que la morgue s'affairait à sortir le cadavre de mon ami, je fus prise d'assaut sous le feu des projecteurs des médias d'ici, du Pérou et d'un peu partout dans le monde. Le New-York Times, le Washington Post, CNN, USA Today, ont même envoyé des équipes. Il fallait faire face. Cela me ramena à ma dernière minute vécue en présence de Guy; l'ancienne vie rédactionnelle; le grand vide ressenti à l'orée des portes dorées d'un ascenseur et son effet «guillotine voleuse de certitude». Mon chef aussi avait couru à sa perte dans la jungle journalistique.

Cette nuit-là, j'ai fait un cauchemar. Elvis Gratton me gardait captive, coincée sous la lettre G au centre de ma raison sociale. Le musée n'était que Gros, Gyrotron, «Guili guili», Grimacier, Gourou, Grison! Même les mots où la lettre «g» apparaissait dans l'orthographe devenaient source d'aliénation. Ainsi le fatidique «béluga» me fit suivre le même sentier qu'Alexis Tremblay; celui dans lequel il avait erré en prenant la mauvaise décision. Étais-je moi aussi en train de retirer de leur milieu éternel mes riches personnages? Un soir, un groupe de têtes blanches m'a assise dans mon délire. Debout autour de moi, elles avaient appelé une ambulance.

Quoi? Non! Pas d'ambulance! Une discussion s'amorça. Chacun me révéla souffrir de désillusions,

avoir fait face à des obstacles qui les avaient empêché souvent d'atteindre leurs idéaux et des épreuves insurmontables qui leurs avaient barré la route. Qu'est-ce au juste, qu'un «grand Québécois»? Me demanda-t-on. Je répondis par la bouche de Gil Courtemanche: «les vrais héros sont des gens normaux qui vont au bout de leur humanité.»

Alors ils m'ont parlé de leurs passions, de leur profession, de leur spécialité, des histoires qui n'en finissaient plus, de leurs drames personnels. Des chanteurs de pomme voulaient me prouver qu'ils avaient encore du coffre. Des dames me tricotaient des pantoufles au visage. Toute cette livraison de vies différentes m'incitait à me prendre à témoin, m'indiquer «mission accomplie». Je voulais m'en aller. Je cognais des clous sur ma chaise. Je voulais m'en aller.

Puis, on me demanda: «et vous?» Moi? Rien. Je n'avais pas d'emploi chevronné particulier à mon actif. Peut-être une seule chose, rajoutai-je : «mon chef de pupitre m'a légué son besoin d'aventure à la Von Trapp...En tout cas, mes portraits sont passés par une trappe et ma démarche est sous influence. C'est une certitude.» En disant ces mots, l'écran de visionnement monta à son fourreau violemment et tout le monde s'est tu. Le projecteur que j'avais apporté n'était pas encore branché. Pourtant, son faisceau se tailla un chemin lumineux à travers le groupe. L'appareil se mit en mode psychédélique! «Même pas peur» affirmèrent quelques vieux. Les visiteurs commencèrent à défiler peau sur peau, œil sur œil, dentier sur dentier, effleurant les vifs qui se mélangeaient aux morts. Mystérieux et impalpables, ils apparaissaient et se blottissaient dans les plis de chair chaude des vivants. Personne n'était en mesure de récupérer ces esprits gorgés de souvenirs bien à eux. Les spectres échappaient aux efforts de ceux qui voulaient les capturer. Silencieux et vaporeux, ils quittaient les lieux comme des filets de brume matinale. On entendit même en écho Gerry Boulet passant par là «pour une dernière fois³». La portion de la chanson « Si tu savais comme on s'ennuie⁴» de Georges Dor coula entre leurs doigts transparents. Elle s'estompa dans son decrescendo de guitare sèche. Puis, quelqu'un ouvrit la lumière. Paf! En pleine gueule. Sa brutalité mit fin au spectacle. Certaines personnes demandaient ce qui s'était passé. Une feuille de papier tomba d'un babillard. C'était la liste hebdomadaire des décès «mensuels» de l'établissement. Quelques noms de défunts anonymes frémissaient eux aussi, au sol, épris d'une légère fibrillation. Il faut dire que la ventilation ambiante est puissante dans ces résidences-là.

1- Transmission rapide de nouvelles de bouche à oreille tant et si bien qu'elles se déforment ou s'amplifient.

2- Imitateur québécois spécialisé dans la production de spectacles d'Elvis Presley.

3- Titre d'une chanson composée par Pierre Côté (paroles) et Gerry Boulet (musique) 1987.

Le Tarzan québécois

Quelques mois plus tard, j'étais remise sur pieds. Un nombre record de toiles furent recréées: cent gaillards et gaillardes! Les marguilliers récompensèrent mon assiduité et m'accueillirent une fois encore à bras ouverts! Car ce chiffre était le symbole de la béatitude céleste. La centième brebis perdue de Jésus avait été retrouvée! Mes toiles symbolisaient les cent livres d'aromates pour embaumer le Sauveur; cent! Le chiffre de la vertu! Au sommet duquel il est possible de recommencer la connaissance de soi-même!

On m'avait aussi réservé toute une surprise! Tous les bancs avaient été vendus en vrac! J'accrochai mes toiles dans la nef libre. Elles furent cousues pour devenir des banderoles de plusieurs mètres de hauteur. Elles ondulaient jusqu'à terre en partant de la coupole. Des vraies cordes à Tarzan! Ceux et celles qui ne voulaient pas s'y risquer restaient au sol en suivant des yeux le mouvement du manège. Les plus jeunes s'y cramponnaient. Étrangement, l'ombre portée épousait le profil d'un pachyderme qui culbutait le public sur son dos à l'aide de sa trompe.

Le CHSLD nous a offert notre « P'tit Bonheur». Mon Seigneur l'évêque Christian Lépine accepta de le bénir à titre de reliquat du Saint-terroir-canadiens. Une première! On pouvait voir ses vestiges torsadés dans une petite boîte transparente dont l'intérieur avait été soigneusement soustrait de son atmosphère. On monta un petit coin repas qui portait le nom de *Snack de l'auréole*. J'embauchai en vitesse mes nouveaux employés : des inuits qui vivaient dehors un peu comme des brigadiers et des brigadières du désespoir. Je tenais à me rapprocher d'eux car ils étaient affamés et souffraient beaucoup.

L'espace disponible dans la nef était si vaste que le baptistère et la sacristie furent réservés au «Fil d'Arrivée», un lieu de repos bien mérité consacré aux démunis. Cette clientèle participait aussi à un nouvel atelier: écrire des appels à l'aide sur les murs de l'enceinte, à l'exemple des anciens prisonniers d'Alcatraz. Cela contribuait à réunir des familles. Nous regardions les plus créatifs à travers un vitrail identique à celui derrière lequel évoluaient les jumelles Dionne! Le groupe s'animait derrière les carreaux. Et le tronc s'est rempli d'un pécule non négligeable!

Montée divine

Cela m'a alors permis de repartir. À l'instar d'une chasse-galerie remplie de bûcherons survolant des

forêts, des rivières, des lacs et des chaînes de montagnes, je présentais nos activités et nos actions à l'étranger. Cela permettait de regarder le Québec s'éloigner, respirer le bleu cobalt de l'air qui recouvre la Terre. Installées à nos hublots, pour ne rien manquer du décollage, mes toiles et moi montions très haut à la rencontre des amas nuageux. Je songeais quelquefois à mon défunt «P'tit Bonheur» visible sur sa croix de *popsicle*. La petite relique itinérante se promenait elle aussi sur le tracé du bras de Saint-François Xavier, en tournée oecuménique d'une province à l'autre.

Ils s'étaient même croisés un jour, dans un petit aéroport. Je songeais à la Révolution tranquille qui m'avait si bien servie d'empâtement. Je suivais des yeux le long fleuve comme une histoire qui coule vers des sensations renouvelables. À la nuit tombante, *L'Étoile noire* de Paul-Émile Borduas se déposa sur l'aile qui fendait l'air à la manière de *Spiderman*.

Les champs d'étude qui recevaient favorablement ma démarche rejoignaient des domaines comme l'histoire, les civilisations anciennes, l'évolution de l'Homme, l'ethnologie, l'anthropologie, la paléontologie, les langues et la société. Cette liste n'était pas restrictive. Des sommités s'y intéressèrent et vinrent observer le concept, assister à son déroulement.

Les universitaires sautèrent sur son cas pour rédiger quelques thèses de doctorat. La liste des regroupements intéressés à prendre des notes et voir la collection ne cessa de s'allonger.

Dès qu'elle se déployait dans un lieu, on se passait le mot et elle était référée dans un autre. L'agenda s'est rempli assez rapidement. Un peu à la manière d'un spectacle de Céline Dion. Des groupes de spécialistes étaient prêts à attendre plusieurs années pour l'analyser de près. Sa formule finit par se répandre dans tous les milieux. Même le secteur corporatif s'est inscrit sur la liste.

Les zoulous d'Afrique Australe, les aborigènes de Tasmanie, les Bakokos de Dibombari, les Bantous d'Afrique du sud, les Doualas du Cameroun, les Chaouis d'Algérie, les Samoans, les Tongiens, les Niuéens, les habitants de l'île Cook, les Tahitiens, les Hawaïens, les Marquisiens et les Maoris, les Chleuhs d'Agadir et une foule d'autres peuples me sollicitèrent, inspirés. Quant à mes fameux indiens Jivaros d'Équateur, ils ont bien ri quand je leur ai présenté «l'après-avant» de mon Robert Gravel. Je me suis même déplacée tout près de chez moi, pour un petit groupe de témoins de Jéhovah, debout à m'attendre dans une station de métro.

Un jour, ce fut au tour du *World Trade Center* de nous recevoir. Le nouveau évidemment. Les Américains découvrirent le Québec comme ils ne l'avaient jamais imaginé. L'un d'eux croyait dur comme fer que mes émissaires se trouvaient en connexion cosmique avec l'une ou l'autre de leurs 2753 victimes. Il vivait sur *Staten Island* dans une tente de sans abris. Il décida de reprendre les

chansons de nos plus célèbres chansonniers et se mit à chanter la poésie québécoise sur son traversier. Puisque plusieurs touristes du Québec montent à bord chaque semaine, on me rapporta certains détails savoureux :

le gars chantait «au son». Il menait l'équipage là où la poésie québécoise est la plus belle. Il savait comparer «*Comme un cheval blanc*» de Claude Léveillée aux vagues qui déferlaient autour du bateau. Un touriste québécois m'a confié que le troubadour avait toutes les misères du monde à prononcer «Félix Leclerc», «Gilles Vigneault¹», «Lawrence Lepage», «Gaston Miron».

Il trouvait très drôle de voir se produire en français, un type qui passait continuellement devant la statue de la liberté. Plusieurs passagers conclurent que le Québec devait être une destination incontournable grâce à ce «hublot» de visibilité. Quoi qu'il en soit, le contenu du musée finit par frayer son chemin à travers les remous. Cent-vingt-trois pays l'adaptèrent pour leur propre compte. Ses principales qualités exportables étaient son coût de réalisation versus son haut taux de rigolade. Je pourrais raconter en détail le savoir-faire de mes élèves à l'étranger et ce qu'ils retenaient de la création picturale de leur propre patrimoine humain. Manipuler des mots amusait beaucoup. J'ai récupéré de mes voyages plusieurs dessins qui racontent leur goût du langage, qui ils sont, leur capacité à vivre des passions. Je les conserve. C'est ma grotte de Lascaux. Éventuellement, ils feront l'objet d'une future exposition, une «étude» en marge de la collection initiale.

Un jour, un groupe d'amateurs de sensations fortes nous mirent au défi de faire un tour dans la stratosphère. Cette idée fantaisiste ne fut pas retenue. Le livre des *Records Guinness* s'en est mêlé. «Vous figureriez dans la rubrique des événements touchant l'exploration spatiale nouvellement admise dans nos pages!» L'institution y voyait même un parallèle à mettre à profit entre quelques célèbres Québécois et ceux de la chapelle Sixtine: Déluge chez les Saguenéens, Le Sacrifice du béluga, Le péché originel de Séraphin, Le Bannissement de René Lévesque du Paradis, La Création de la Lune et de Marc Favreau, la Création des Plantes et du frère Marie-Victorin, Camille Laurin séparant la lumière des Ténèbres, le prophète Jean Drapeau, La Sibylle «Poune», Gilles Latulippe personnifiant David et Louis Cyr : Goliath. Finalement «Le Jugement Dernier» de Jacques Parizeau. Ce tableau donnait le coup d'envoi pour redescendre tout le monde sur terre.

L'idée était amusante mais elle coûtait trop cher. Et c'était contre nos principes de payer des sommes astronomiques pour une épopée si courte alors que la culture et la mémoire des peuples se trouvent en danger exactement là où un avion de tourisme de masse atterrit. De plus, il fallait se plier à des exigences comme celle de passer un stage onéreux en Californie. Je résistai. L'imaginer suffisait.

Vivre une expérience en pleine lumière, dans cette zone où il est possible que des toiles deviennent des étoiles et montent au plafond de l'univers... Je me suis endormie sous la voie lactée en suivant la ligne de vie du *steward*.

1- Gilles Vigneault est toujours vivant. Il représente l'exception qui confirme la règle car tous les personnages québécois cités sont décédés sauf lui.

Pinceau no 4

Depuis un certain temps, je n'arrivais plus à peindre avec plaisir. Mon pinceau préféré d'origine chinoise se comportait en véritable mollasson. Ses poils s'avachissaient et s'écartelaient en format «jupette de vahiné». Cela eut pour conséquence de fragiliser, voire anéantir ma pulsion créatrice. Une réalité comparable à la disparition des planctons dans le monde aquatique. Ma démarche était donc en péril. Mais quel genre d'entreprise peut négliger à ce point son engagement envers une clientèle si fidélisée? D'où part cette convergence?

Pourquoi depuis quelques mois, la Chine fournit-elle au monde occidental un produit aussi mauvais? Comment peut-on arriver à nationaliser des poils de porc? Est-ce une question de rapport de force entre communisme et capitalisme? Suis-je prise en otage par des organisations qui engagent des politiciens sans supervision, ou des marchés sans scrupules?

Qui se cache derrière cette imposture? Pour en avoir le coeur net, j'ai procédé à deux dissections en règle: une coupe de pinceau franche et longitudinale sur un pinceau neuf, et une autre sur son jumeau, totalement émoussé. Bien sûr ils étaient d'origine, de marque et de numéro de série identiques.

J'ai compté les brins de chacun afin de vérifier mes hypothèses, évaluer «au poil près» la supercherie. Mes craintes se sont avérées. Le pinceau neuf accusait un nombre de brins très inférieur à son vis-à-vis. Catastrophe! J'ai eu beau faire le tour de tous les magasins... Toujours le même constat.

Je ne pouvais imaginer l'industrie en être arrivée là. Un seul porc représente à lui seul une véritable mine d'or en terme de matière première! Peut-être les porcs chinois vivent-ils une épidémie de teigne? Ou une fièvre jaune galopante? Une grippe espagnole? La variole des amérindiens? La peste d'Athènes? Une pandémie de choléra? Peut-être les Chinois les mangent-ils tous sous la coupe d'une démographie exponentielle?

De plus, il n'y a pas lieu de zigouiller l'animal pour exploiter la ressource! La matière en question pousse comme de la mauvaise herbe sur son épiderme! Alors, pourquoi a-t-on changé l'ordonnance? La question est restée sans réponse et le plaisir de peindre s'est tari. Un jour, mon bon Dr Bethune

m'a apostrophé alors que je le décrochais d'un mur de bibliothèque de la ville de Brossard. Oui, Brossard. Point d'ancrage d'une communauté chinoise. Elle fréquentait cette bibliothèque et ses étagères remplies de titres touchant des sujets liés à l'Orient et le communisme. C'était une excellente occasion de déployer cette toile-là à cet endroit. Quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque mon portrait vedette m'ordonna de le détruire! Mécontent de ne pas lui avoir peint ses précieuses mains de chirurgien!

Cette perte nette jugée odieuse l'avait empêché de serrer la pince de ses amis dans la section consacrée. Mon insatisfaction à l'égard des pinceaux que son pays d'adoption me fournissait me fit admettre le pire : il serait trop difficile de le satisfaire. Et puis. Fallut-il lui rappeler que chaque toile était trop importante à mes yeux? Il me demanda d'aller lire ce qu'Adrienne Clarkson avait rédigé sur son cas. Elle citait largement Mao Tsé-toung, grand admirateur du chirurgien montréalais. Le président avait d'ailleurs imposé la mise à l'étude du personnage au programme éducatif national. «Il fut, peut-on lire en page 16 de sa biographie, un de ces individus capables de communiquer aux autres leur foi en la victoire même dans des conditions impossibles ».

Plus déterminée que jamais, je suis allée sur Kijiji pour acheter un cochon nain domestique. Je le rasais régulièrement et manipulais avec soin ma précieuse récolte. Le chantier voué aux deux mains de Bethune ne fut pas de tout repos. Construites en accord avec l'immensité du personnage, elles soutenaient sa machine à écrire, son cheval, une civière de fortune, treize millions de Chinois et ses instruments chirurgicaux.

Retouches

Sur sa carpe, au coin de mon atelier, le cochon couinait de bonheur tout en me regardant travailler. Ainsi, manifesta-t-il le désir de créer lui aussi. Je lui donnai ce qu'il lui fallait pour exécuter des œuvres à la hauteur de ses capacités. D'abord: un rasoir. Mais la lie gorgée de pigments que j'entendais lui refiler pour ses essais séchait trop vite! Cela lui donna une mauvaise idée.

Il s'est mis à «faire» sur ses canevases. J'avais honte. Mais que voulez-vous, on est libre de s'exprimer aujourd'hui!

Il se rasait lui-même devant mon miroir de salle de bain. Tous ses poils tombaient et plantaient leurs épines dans la corne de mes talons. Il ne manquait aucune zone : une touffe là, une autre ici, autour des jarrets, le bout de sa queue, ses larges oreilles, son groin gluant. D'après lui, son oeuvre valait de l'or. Il parlait comme Séraphin piqué d'avarice. «Dis-moi que je suis généreux!» Je compte mes poils

pour te monter l'arsenal de tes pinceaux préférés; du plus petit épi à la plus énorme brosse!

Dorénavant, il t'appartiendra de peindre des kilomètres de canevas!

Si l'artiste conceptuel Christo a enveloppé le Pont-Neuf, toi tu dévaleras la pente jusqu'à Kégaska!

Un tapis de grands Québécois déroulé à perte de vue! Quelle chance as-tu de m'avoir adopté!

Copain comme cochon hein?» Il osa même réinterpréter le portrait de René Lévesque. Il titra son œuvre «*Ti-poil*!» évidemment! Il avait bouffé des pages de son autobiographie et les mâchait dans sa gueule qui mélangeait les ficelles arrachées du tranche-fil pour se curer les dents!

Quel salaud! Il avait avalé d'une traite le titre *Attendez que je me rappelle*² et digérait la table des matières en rotant. Il prétendait être capable de rivaliser avec les couleurs originales du prétendu traître marchand de peinture *Sico*³! Il en bavait!

Il léchait la couleur, la vomissait sur le canevas et ravalait tout. J'étais en furie. À tel point qu'un soir, j'ai eu la mèche courte. Je l'ai attrapé par une patte, l'attachai au plafonnier, le dépiautai et le décapitai. Son sang macula toutes ses créations.

Mon boucher trouvait en cela un certaine gestuelle à la Jackson Pollock. Il en fit une exposition dans sa boutique. Les médias étaient plus intéressés par cette exposition-là que celle déployée dans mon église! Cela me métamorphosa en maire de village carton-pâte. «Concurrence déloyale!» Ais-je scandé! Les carnivores s'en donnèrent à coeur joie pour me bouffer tout rond. «Oui oui... Le phénomène «musée des machins-chouette... J'ai entendu parler», affirma une grande gueule présente sur les lieux.

Je me souvenais de la tête de cet emmerdeur et de son nez en forme de pied de marmite qui dépassaient le seuil des portes de ma pinacothèque. Il s'était contenté de s'étirer le cou au maximum comme une tortue géante. Mais ma présence dans cette boucherie capable d'usiner quotidiennement ses montagnes de viande hachée commençait à me peser. Le cameraman à l'épaule se tourna sur nous. Sous les feux de la rampe, le client se donna le premier rôle :

«Quel désespoir vous affichez madame! Célébrez l'art de votre cochon! Vous ne comprenez donc pas que la société se fiche éperdument de tous vos hominidés? Et que vos sentiments pour vos portraits se limitent à les aimer pour le meilleur mais jamais pour le pire? Ils sourient tous à votre propre image! C'est d'un ridicule! Votre démarche, contrairement à celle de mon ami commerçant et brillant grossiste, achemine vos illusions vers un sommet sans intérêt. Entre vous et moi, il est, votre boucher, le véritable artiste! Lui, il saisit l'occasion en or de mordre à la plaie du porc tué de vos propres mains! C'est vous qui assassineriez maintenant la beauté de cette vérité? Il y a un envers à

vosre médaille vous savez! Vos tarte-en-pions cachaient bien leurs faiblesses! Ils furent piètres parents, névrosés, ils ont trompé leurs femmes, leurs hommes, abandonné leur peuple, dépensé des sommes faramineuses, qui sait à leur gloire personnelle! Sans parler des privilèges! Les voyages de luxe. Oui madame! Dans le sud! À bord des avions de ligne! En première classe, ils regardaient le Québec s'éloigner en laissant ses citoyens se débrouiller en pleine tempête! Vos notions familiales dérangent! Votre amour est agaçant! Votre produit inutile. C'est bien de cela dont il s'agit non? »

Il rajouta :

«vous vous croyez au casino à brasser des paquets d'As alors que ce ne sont que des piles de factures que vous conservez pour fins d'impôts. Vos expériences coûtent plus cher qu'elles ne rapportent n'est-ce pas? Ce cameraman voyez-vous, (tout en se vérifiant la dentition de cheval dans le miroir de la lentille) lorsque son *spot* s'allume, capte, lui, les «vraies affaires» : des images qui bougent et une postérité qui colle. Il n'a qu'à peser sur un petit bouton et hop! Son travail file droit vers les archives sacrées d'institutions dirigées par des têtes bien faites! Les professionnels tournent autour de sa récolte comme des mouches. Les meilleurs organes médiatiques se penchent à son service. On visionne la pellicule en mettant des gants blancs. On lui cadre des gentillesse pour le remercier. On court après lui pour payer ses droits d'auteur! Un petit bout de film ici, un autre là, raboutés pour créer des documentaires qui passeront sur les chaînes médiatiques nationales et privées aux heures de grande écoute! Lui, il connaît ça! Lui, il a le pouce en l'air! Cette société vous le répète.

Et puis peindre! Quel médium dépassé! Quelle activité inutile! Quelle misère! Et vous en êtes réduite à fabriquer vos pinceaux vous-même? Mais c'est le goulag que vous recherchez! Ce qui marcherait à mon avis, serait de manifester votre dégoût! Sortez tout ce que ces gens-là ont de plus laid. Brûlez vos toiles sur la place publique! Rendez-vous service! Faites un bon coup *marketing*! Exécuté dans cette ordre, soyez assurée que je vais applaudir. Trouvez le meilleur endroit... Là où l'actualité est au point mort. Je cours toutes les boîtes de Pandores et quand elles s'ouvrent, un parfum de *gravy* Ricardo s'en dégage! Accordez-vous de rire devant une assiettée de riz basmati. Riez du veau! Voilà ma carte! Appelez-moi car je tiens à prendre des photos du bien-cuit »! Elle fut déchirée sous son nez immédiatement. Ma mâchoire tomba par terre. Le cameraman filmait tout. Je n'avais pas su, dire, rétorquer, un seul mot. Finalement, j'estimai que le boucher et sa clientèle avaient des goûts artistiques douteux. Ils sentaient tous très mauvais. Ce coupeur de graisse ne méritait plus de préparer mes abats. Je partis en traînant derrière moi toutes mes tripes dans un sac poubelle. Ma priorité : rejoindre mes alliés qui m'attendaient pour manger à leur faim au Snack de l'auréole.

1- Surnom populaire donné à René Lévesque.

2- Titre de son autobiographie, Édition Québec-Amérique, 1986.

3- Compagnie de peinture d'origine québécoise qui fut éventuellement vendue aux américains, ce qui provoqua un tollé dans la population.

Dimanche en famille

En me voyant arriver la mine basse, une foule d'indigents me firent entendre raison. Il fallait faire preuve de résilience, me moquer de tout cela. Mon image était déjà passée aux nouvelles de midi. On m'avait vu folle de rage, la gueule ouverte, balbutier qu'il valait mieux accueillir sous son toit l'arche de Noé que des tyrans d'apparat qui n'aimaient pas ma peinture à «numéros»!

Un coup *marketing* hein? OK! Il me monta alors au monticule une idée de génie. «Pourquoi ne pas piquer un drapeau au sommet de l'édifice?» Voilà ce qui manquait à l'entreprise. «Celui-ci sera non pas bleu et blanc comme d'habitude, mais d'une autre couleur. Une couleur belle comme les champs labourés de La fontaine : brun!» Oui. Brun «croûte terrestre». Brun «trésor». Brun «travail». C'est sans compter mes sauces brunes tourbillonnantes au fond de mon chaudron. Aucun drapeau, aucune nation n'arbore cette couleur dans le monde. Il était temps! J'ai confectionné sa hampe la plus longue possible en ficelant tous mes vieux numéros 4. On aurait dit le bâton de hockey télescopique de vous savez qui. Normal! Puisque j'allais au ciel! Sauter sur la patinoire des Glorieux pour atteindre l'inaccessible étoile, le bel astre gelé! JE L'AI! Voici mon slogan des plus ciblés à insérer à la ligne blanche:

«Le musée des grands Québécois, *c'est le début d'un temps nouveau!*¹»

Les inuits riaient comme des bossus dans un coin tout en regardant évoluer mon cri du coeur. Ils se foutaient pas mal des petits malheurs des blancs, un concept qui existe dans leur langage. Ils me croyaient peut-être en pénitence car pour atteindre mon point final, il fallait garder les bras en croix, la joue collée au mur embossé. Cela leur rappelait peut-être des souvenirs d'institutionnalisation bête et méchante. Cramponnée à ma façade, j'ai débuté mon ascension.

Pendant l'escalade, les inuits eux travaillaient une structure en silo. J'ai risqué un œil. Je les ai vu manipuler une toile pour s'en faire un hamac. Histoire de profiter du soleil, couchés en grappe, ils me

regardaient d'en bas en se berçant très fort. Installés dans l'angle parfait pour me regarder monter, ils rigolaient en suçotant les os crus et rouges de mon cochon.

- Alors... Elle tombe ou elle tombe pas? (traduction : «*Aa arna nakkarpoq? Auka arna nakkarpoq?*»).

La tendance se maintenait. Ma hampe entre les dents, le porte-étendard claquant, je marquerais ce but victorieux du tonnerre et du paratonnerre. J'apercevais la croix du Mont-Royal. Ses bras me faisaient signe de redescendre par signaux de sémaphore. Son habit d'ampoules clignotait des S.O.S. Les médias commencèrent à arriver. Pompiers, services ambulanciers, police, l'armée, une foule immense. Les petites jambes des inuits tout en bas se cordaient en paquet de dix. Cela ressemblait à des paluches d'ours polaires, coussinets digitaux orientés vers le haut. Sous le ciel battu en neige et les rochers du clocher, sous l'étoile qui indique le nord et la ligne d'horizon *prismacolor*; un coup de vent, une embûche, un guet-apens «un diable dans l'eau bénite»! On entendit crier:

AA ARNA NAKKARPOQ!

Je rebondis dans les bras de mes nordiques. Une grosse pierre de taille me tomba sur la tête.

Assommée mais toujours debout, un pinceau creva ma poitrine par sa pointe acérée. Le drapé vint choir sur nous. Le sang. La lance. La côtelette de porc. La forme «boomerang» de celle-ci m'atteint au plus creux. Douce revanche.

On me ramena à l'hôpital. On m'ouvra la gueule comme un vulgaire sac à main. Je n'étais pas morte, mais on profita de mon état comateux pour extirper par là les grands Québécois de mes entrailles. Je crois. Étais-je si droguée? En tout cas. Mes facultés auditives étaient phénoménales. J'entendais les médecins cuisiner mon corps pour le garder en vie. «Elle avait tout le monde sur le dos» chuchotaient les uns; «elle n'avait aucun talent» suturaient les autres. Un jour, j'ai su que l'église avait brûlé. Tous les portraits de ma collection s'étaient envolés en fumée dans les fissures nuageuses. Un scénario digne de Notre-Dame. Était-ce la cigarette d'un de mes personnages? Ou celui d'un pyromane? Ce méchant carnivore rencontré chez le boucher? Va savoir! Aux nouvelles on raconta qu'un seul avait été sauvé *in extremis* par les inuits. Plantés comme des fleurs de macadam dans un tas de déchets calcinés, ces boréaux résistèrent à la demande des autorités de leur céder cette pièce à conviction propre à contribuer à leur survie. Tous autant qu'ils étaient pris; pris au piège par ce milieu urbain si heureux de voir mon projet anéanti! En fait, cette toile leur servait de hamac, ce n'était pas une

nouvelle du tout.

Il aurait suffi de quelques minutes pour trouver en cet anonyme, de facture si mystérieuse, cet esseulé sans domicile fixe, un quelconque indice pour trouver son nom. Qui est cette jolie tête de bébé, demandaient les passants aux inuits qui gelaient dehors. Ils répondaient par une main tendue. Bonjour madame! Bonjour monsieur! L'énigme vivota tout un hiver dans le quartier. Au bout d'un rude printemps, la bouille chaude de «bébé» logeait à l'adresse de vapeurs éthyliques. Au fond d'un sac de papier brun, elle enveloppait toujours ses exclus comme une louve ses petits. Puis, fouettée comme un chat à la fatalité que sa peau sur le canevas, sa fibre dans le cuir, son épiderme brûlé par l'hiver, s'agissait peut-être de Windigo², cette affaire sema l'émoi entre eux. Ils l'abandonnèrent immédiatement dans la poubelle la plus proche.

1- Titre d'une chanson composée par Stéphane Venne, auteur compositeur 1970.

2- Créature monstrueuse maléfique et légendaire dévoreuse d'hommes et de chair humaine présente dans la littérature autochtone. Source Wikipédia.

Windigo

Autant les inuits avaient peur de Windigo, autant de mon côté, j'avais la trouille à l'idée de me trouver devant le jugement dernier des ayants droit¹. Si je pouvais me consoler d'une seule chose, c'était bien de cette affaire. Mes toiles étaient parties en cendre vers le ciel, mais cela me permettait de vivre en paix. Plus de méfiance à l'horizon. Plus de syndrome de l'imposteur. Rien ne me contraindrait plus à vivre tranquillement, à ne plus penser à cette période qui m'empêchait de dormir mes dimanches ou de dodeldirer avec mon coq de boîte de céréales, tous les matins que le bon dieu crée.

N'empêche que. Mes ayants droit savaient que je pouvais toujours récidiver, retrouver ma passion d'antan, jouer au casino mes numéros et regagner mon atelier. J'étais toujours en assez bonne condition pour boire à la santé de la persévérance et me retrousser les manches, bref, reprendre là où je les avais laissées, toutes mes bonnes vieilles habitudes. Des décès d'envergure livraient leur cargaison semaine après semaine. Cela m'incitait à conserver mon matériel à portée de main. J'en laissais passer quelques-uns, puis soudain, je captuais cette grosse prise incontournable que je sortais du lit refroidi comme d'une rivière à saumons. Il gigotait sur la crête de mes brosses. Je dégageais alors le mur de mon refuge pour attaquer l'étude de ma saisie, ajuster la dimension du canevas,

mesurer son calibre. Équipée de ma chaudière d'eau claire, je descendais dans les profondeurs de mon sujet en peignant son reflet. Tout simplement.

Je restais sensible malgré tout au concept des cordes à Tarzan. La toile terminée, les têtes arrimées les unes aux autres en format «chemin de table» déroulaient mes souvenirs. Le mouvement pendulaire laissait croire qu'ils n'étaient pas tout-à-fait morts. Ainsi, mon opiniâtreté à l'égard de ma démarche finit par se savoir. Connaissant mes anciennes tendances, les ayants droit se doutaient de mon insatiable appétit pour la peinture. J'avalerais d'autres deuils que je transformerais en portraits et en d'autres encore. Mais au détour, le spectre de ces gens-là revenait au galop. J'évitais donc de croiser quiconque de suspect sur ma route. Je fuyais les regards mouillés, préférant raser les murs, vivre en retrait pour tenter l'ultime mise à feu de ma quête à grande échelle.

Oui, du temps des cordes à Tarzan, je m'étais installée une sorte de plate-forme à la Michel-Ange, loin des rubans de fumée qui dénouaient leurs nœuds en sortant des encensoirs. Postée à quelques centimètres du plafond, j'observais les visiteurs en me léchant les babines des grands-pères aux bleuets du lac Saint-Jean que les touristes de cette région m'apportaient en guise d'obole. Mes toiles dansaient en format algue molle.

J'imaginai ramer dans le fjord vers l'estuaire. Mon équipage chaloupé s'arrimait sur la digue de l'église pour observer les cachalots. Assise dans ma robe de bois, mes doigts plongeaient sous la coupole. L'eau est chaude! On va s'y baigner tout à l'heure! J'accouchais d'une autre toile. Puis, un jour, il se présenta l'un d'eux. Il arriva par le choeur de la nef, passa près du tabernacle, alluma un lampion à cinq dollars, toucha le bassin d'eau bénite et se cracha dans les mains. Un redoutable ayant droit. Je savais qu'il allait foncer sur moi. Il sauta dans l'une de mes cordes tressées d'une étoupe en acier. Celle où les syndicalistes, politiciens, hommes forts et femmes fortes de l'évangile avaient construit le Québec de demain.

Ce jour-là, mes barrages dont j'étais si fière allaient ouvrir les vannes. Le type remontait en amont de ma cascade. J'avais beau agiter la passerelle verticale dans tous les sens, il ne lâcherait rien.

Qu'allait-il se passer? Une lutte à finir? Une bataille sans merci? Le voilà dans mes coulisses! Coincée sous le voûtain, je la vis: sa tête énorme au-dessus de moi. Ses pupilles noires brillaient sous ses arcades proéminentes. Je ne respirais plus. Plus ou moins cachée au fin fond de mes derniers retranchements, je m'agglutinai derrière mes peaux empilées de canevas tropical. King Kong!

- Qui cogne? Qui cogne à ma porte? Ais-je bredouillé. J'ai alors compris que l'heure des règlements de compte avait sonné. Depuis la mort de son géant, me confia-t-il, il passait son temps à faire le ménage dans l'amoncellement d'objets et de paperasses lui ayant appartenu. Il m'avoua que monter chez moi par une liane qui pendouille n'était rien à côté de l'Everest cracra abandonné à son triste sort par le défunt. Épuisé par la perspective de trier les objets qui composaient cette montagne d'objets divers, il avait décidé en qualité de premier de cordée, de balancer la corvée à la rue. Des inconnus étaient venus prospector la valeur de la marchandise.

Autour du lot, le voisinage se partageait le butin avant qu'un camion à rebuts n'engouffre tout. On virait des babioles dans tous les sens, afin de découvrir en elles une deuxième vie utile : une bible intitulée «Grands marcheurs» signée Mahatma Ghandi, une clef de cellule trouvée dans l'estomac de Nelson Mandela, le béret de Jean Moulin, des kilomètres de transes sonores d'Oum Kalthoum, ou encore, une faïence ayant appartenu à Abraham Lincoln, transformée en pot de chambre.

L'ayant droit était consulté quelquefois pour aider l'intéressé à comprendre ce à qui ou à quoi, le truc en question avait bien pu servir. Il s'en lavait les mains. «Du moment qu'elle fait votre bonheur» disait-il résilient. - Comment va votre stratégie de survie? Risquai-je, en poussant une auréole de fumée qui s'accrocha quelques instants à sa tonsure.

Il répondit qu'il était divisé entre la peine d'avoir perdu son être cher et sa fatigue chronique d'en être continuellement habité. L'ascenseur de la reconnaissance posthume de la société à l'endroit de l'intime disparu prenait trop de temps à repartir ou même, à arriver. Il ne savait plus faire la différence. Le vertige d'une descente suivie d'une remontée laissait envisager que mon interlocuteur devait se soumettre à des mouvements de masse involontaires. Ceux-ci finissaient par le rendre boulimique à péter les coutures de sa veste impossible à virer. Chose certaine, cela le mettait à l'épreuve. Je n'insistai pas. Il me rappela qu'il lui incombait, lui survivant, dorénavant, la responsabilité morale de préserver la mémoire et l'image du célèbre défunt!

C'était un travail à plein temps confia-t-il :

- Il faut veiller au grain, tuer dans l'oeuf le moindre signalement d'appropriation culturelle, craindre les abus, neutraliser la perte de contrôle, chasser le manque de déférence, rétablir le civisme, vérifier tout manquement à la dignité, garantir son repos éternel. Sans parler de l'inhumation! Au cimetière, la dépouille repose en paix six pieds sous terre, tandis que la progéniture gèle en surface. J'attends que ça passe. Je paye les arrhes. Je crève d'endettement, je ramasse les miettes des derniers honneurs. Sous la pluie, on applaudit même son vieil imperméable que je porte pour rappeler les dangers de la

célébrité. Tous endossent. Gros plan sur une chaise vide, un drapeau, son cercueil. Chacun essuie ses remords, ça capitule sous les bons mots, ça repart en «limo». Et quand j'arrive chez moi, je retrouve ses lectures, ses livres. La concession d'un léger recul face à son passé bien présent, me prépare à ma propre phase terminale.»

Dans ma tentative de me laver la conscience je lui lançai ces mots:

- Ma perception est diamétralement opposée à la vôtre! Je vous l'ai peint comme un soleil levant votre être d'exception. Vous vous êtes même agrippé à lui sans prendre le temps de le saluer tout à l'heure. Il vous a pris dans ses bras pour vous protéger d'une mauvaise chute. Cela vous a permis de me rejoindre là-haut ici-bas. Vous pourriez voir en cela quantité de miracles! Je vais vous le découdre dès que possible! Vous pourrez le voir briller au mur de votre salon. Ce sera votre pleine lune la nuit. Elle est à vous, je vous la décroche! Peut-être préféreriez-vous le genre «astre solaire»? Pour guider votre peine en plein jour?» L'ayant droit me fit signe qu'une autre remontée suivie d'une autre descente était imminente.

- Je ne suis pas certain de bien comprendre votre offre, me dit-il en ravalant son chagrin.

C'est alors que je réalisai que mes zèbres et mes tigres, au fond, n'avaient absolument rien en commun avec son «naturel». Je saisis à quel point mon espoir ne s'agissait que d'une façon détournée de projeter ma blessure et que ma jungle mettait en évidence nos deux quêtes clandestines davantage qu'un désir quelconque de se fouiller dans les cheveux.

- Votre toile m'encombrerait» me dit-il. Votre musée vous permet de prendre conscience de qui vous êtes et d'exister, mais entre vous et moi, la société se fout de vos cordes sensibles. Même Tarzan s'en balance!

Puis, il ajouta:

- Vous n'êtes dépositaire humanitaire que d'une liste de personnages célèbres comme une autre. Chacun sa liste. Le gouvernement? La sienne. Vous, votre voleuse, votre réalisateur, votre boucher, votre étalagiste... Tous ces gens-là conjuguent la leur à tous les temps du verbe aimer. La réhabilitation d'une bande de crétins, un coterie de connards, une planque de salauds, un convoi de bandits... Des caravanes passent sans arrêt... On peut même se satisfaire de madame «chose», mariée à monsieur «tout le monde» et vanter leur progéniture record : vingt-deux enfants, soixante petits-enfants et huit millions² d'arrières petits-enfants! Tous célèbres! Pourquoi? Pour être nés sous le signe de l'attachement. Chacun y trouve son compte. Le monde entier ne suffit plus à combler

l'existence de gens exceptionnellement ordinaires! Tant et si bien que les listes sont vides de sens si celles-ci ne sont pas soutenues par l'émotion que crée la mise en scène. Et qui dit mise en scène dit...Dit? Médias!

Mes yeux se mouillèrent d'un coup sec.

- En cela... Je vous félicite! Renchérit-il. Votre musée a le mérite d'avoir stimulé beaucoup de mises en scène! Grâce à vous, des pieds de marmites supportent des porcs, qui eux digèrent à leur tour votre canevas cousu dans la graisse de *been*. Vos fantômes traversent la densité de votre trafic sans tracas, vos bancs d'église déboulonnent des curés, des voyageurs errants repassent par vos sentiers débattus et des vers de terre poétiques tortillent d'imagination. Tarzan donne même des cours d'escalade aux jumelles Dionne! Votre corpus agite la sonnette d'alarme d'une diversité en danger. Votre idée de «patrimoine humain» est digne de sens. C'est un message de plus qui passe bien à la télé. Il m'a fait hurler de rire! Ne soyez pas inquiète. Votre mission n'est pas tuable. Elle s'imbrique à sa façon dans l'édification du futur. Votre pulsion créatrice redonne vie à un monde d'émotions que la société tend à ignorer de toutes ses forces et qu'il fait bon secouer. »

- Un jour à l'Urgence, lui répondis-je j'ai aidé un homme déshérité à mourir. Un ayant droit laissé à lui-même dans un couloir.

- Tout est possible! C'est un mythe de croire que les grands personnages laissent derrière eux le confort de l'héritage. La plupart du temps, ils ne lèguent rien car ils ne possèdent que leur parole. Il se trouve que la communauté des ayants droit doit survivre à l'être humain dans le personnage exceptionnel. Vous et moi souffrons à la même enseigne lorsqu'il meurt. Vous ressentez le devoir ulcéré de le peindre pour exhiber votre souffrance à la face du monde, mais pour nous, c'est l'occasion de saisir le privilège de l'avoir connu en chair et en os, avec la liberté que confère l'anonymat.»

- Mais c'est exactement ce que je ressens! Nous sommes parents!

- Non rétorqua-t-il sans délai. J'observe votre démarche depuis ses premiers balbutiements. Vous confondez votre passion avec la transgression des protocoles! Personne ne vous a demandé de rassembler ces gens-là, de tisser leur vécu en catalogue, de dérouler des détails liés de près à ma propre souffrance, de marquer ma peine au fer rouge agricole. J'ai mieux à faire que de surveiller votre amateurisme et ses traits familiaux discutables!

Mon sang ne fit qu'un tour.

- Moi aussi, j'ai échangé avec des peuples en colère vous savez, lui répondis-je. À l'étranger c'est quelque chose!... Mais c'est aussi affaire délicate! Chaque fois que je m'achète un billet pour les atteindre au front, des feux sauvages me sautent au visage. L'excitation...Le stress... Va savoir! La commissure droite brûle comme «Amazonie» et la gauche comme «Australie». Cela me contraint d'annuler le voyage. Derrière le hublot de ma porte de cuisine, je m'en mords les lèvres. Un jour je suis partie quand même. Honteuse, je m'étais cachée le visage avec un mouchoir de poche. J'ai failli manquer mon avion car je refusais de dévoiler mes bobos aux douaniers. Ils m'ont déshabillé toute nue avant de comprendre que je ne voulais dissimuler que «ça» collé au mur de ma bouche. Une vraie bande de sauvages ces douaniers! Le voyage de surcroît, en réservait des bonnes et des meilleures. L'avion n'a cessé de faire des «8» entre deux ouragans tournoyant au dessus de l'Atlantique. Le pilote a décidé de revenir à l'aéroport et d'atterrir sur la piste dans un trou d'eau! Lors d'une dernière tentative, j'ai effectivement pu me rendre à destination. Mais il y faisait si chaud que mes crevés de soif s'en étaient allés. On m'a alors raconté qu'ils allaient au Canada, en passant par le chemin Roxham³ à deux pas d'ici. Quelquefois des familles entières, épuisées, arrivent dans ma nef. Le Snack de l'auréole les restaure. Le Fil d'Arrivée les réchauffe. Je fais dessiner leurs enfants. Ils ont tant de choses à raconter de leurs périples...Il ne se fait pas mieux comme lieu de rendez-vous. Mais tout n'est pas si rose. Le gouvernement les renvoie dans leur pays d'origine la plupart du temps et de mon côté, je tente de les défendre avec de modestes moyens. Y a-t-il quelque chose de plus déshéritée qu'une nation qui marche dans l'indifférence générale? L'indifférence a-t-elle un nom? Dites-le moi, que je la peigne sans délai ».

1- L'ayant droit est la personne détenant un droit du fait de son lien avec l'auteur. L'ayant droit (pl. ayants droit), ou ayant cause, est donc une personne bénéficiant d'un droit en raison de sa situation juridique, fiscale, financière, ou d'un lien familial avec le bénéficiaire direct de ce droit. Source : Wikipedia

3- Population du Québec en 2020.

3- Chemin dans la région de Saint-Bernard de Lacolle, théâtre du passage de milliers de migrants qui espèrent trouver refuge au Canada.

Sous l'aile

J'avais sur le coeur depuis longtemps, une blessure que je cachais de toutes mes forces : un terrible accident. Une enfant était morte sous mes yeux alors que j'exerçais mon travail de brigadière.

Qu'importe la sentence, cette affaire allait changer ma vie pour toujours. J'avais avoué ne pas avoir su la protéger. Cela ne cesserait de me triturer l'esprit. Les autorités avaient raison de m'accabler :
- Vous étiez là pour ça pourtant! Vous deviez la protéger, mourir pour elle s'il le faut en tant que brigadière! Votre panneau «STOP»...À quoi sert-il? Répondez! Où l'aviez-vous placé lors de l'accident? Déchiqueté lui aussi sous le camion des éboueurs? Est-ce pour cette raison que vous avez décidé de vous consacrer à votre musée? Votre fameux musée...Incapable de rendre hommage à cette enfant, à travers des gens qui ont eu eux la chance, OUI LA CHANCE! ...De traverser vents et marées pour...Pour s'accomplir? Je souhaite qu'elle vous pardonne de l'au-delà. Je suis heureux que vos portraits soient carbonisés, coulés, disparus, envolés! Autant de signes qui m'indiquent que vous étiez prête à tout pour vous racheter. Mais on ne se rachète pas d'une telle tragédie madame! Votre musée semble tenir à s'éteindre car il se trouve à la même enseigne qu'une malédiction!

- Oui, peindre des personnages que l'on aime, c'est réintroduire dans le monde, la douleur en personne, répondis-je. Cette démarche devait capturer l'essence d'un temps indubitablement révolu. Plusieurs grands Québécois me semblaient empreints de proportions inédites. Prenez l'inoubliable René Lecavalier. Je le revois déguster un mot tout en décrivant des dérapages contrôlés, des rondelles sautillantes, la vive allure du démon blond¹ poursuivi sur la patinoire du forum. Suis-je si coupable monsieur le juge? De foncer vers mon but désert chaque fois qu'on fait la preuve que ma langue brode le spectacle au bout du bâton de hockey?

Un jour, m'étais-je convaincue, ma société me remercierait-elle de lui avoir rendu service et de m'être déchaînée sur mes gardiens légitimes! Mais voilà. Cette petite fille morte ne pourra jamais espérer marcher dans leurs pas, ni chausser ses propres patins. Il y a de quoi paniquer. Et j'hyperventile devant cette fatalité que nous sommes tous remplaçables. Cela m'insupporte. Dans le creux du hamac confectionné par les inuits, sachez que l'anonyme portrait... C'était elle. Cette prise sous l'aile m'a fait tant plaisir! Ils sont venus me rendre visite à l'hôpital. Ils m'ont reçu à bras ouverts. Ils m'ont alors confié l'endroit exact où ma toile avait été cachée. Loin de se trouver dans une vulgaire poubelle, elle regarde au loin maintenant. Les inuits suivirent le vol d'un faucon pèlerin dans les parages. Sa nichée fut accessible par le monte-charge d'un gratte-ciel. Ils ont profité de sa ronde dans le ciel pour cacher la fillette entre ses oeufs. La toile n'a évidemment pu éclore. Elle est toujours là... Mais elle se plaît là-haut. Et puis. Ne cherchez pas si loin pour trouver le responsable de l'incendie de l'église. C'est nul autre que Windigo. Bien que... J'ai un doute. Et si c'était un ayant-droit? Ou un carnivore? Ou un fumeur de cigarette? Ou un lampion? À cinq dollars ou à un dollar?

Faites votre choix! Dans le premier cas, les doigts dans vos mains jointes (pour prier) sont peut-être plus serrés que dans l'autre, mais la flamme qui vous consume de l'intérieur est de même intensité!

- Voilà des pistes intéressantes affirma l'autorité.

- Sans parler des personnages sur les toiles. Ceux-ci rageaient des conséquences que ce sevrage imposé provoquait! On ne fume pas dans une église! Chose certaine, des tisons ont sauté sur elles et brûlèrent tout ce qu'elles contenaient ». À l'instar de Samson qui perdit les effets de sa force par une bonne coupe de cheveux, j'en ai perdu également mes pulsions créatrices.

- C'est terminé, je ne peindrai plus monsieur le juge. Faites de moi un bûcher, une noyade, une disparition, un vol à l'étalage, un *devil*.

«Bien»! Rétorqua-t-il, avant de me faire descendre dans mon enfer, par l'ascenseur du silence.

1- Surnom donné à Guy Lafleur, célèbre numéro 10, hockeyeur évoluant avec le Canadien de Montréal dans les années 70. À cette époque, les joueurs avaient le droit de ne pas porter de casque protecteur.

Mauvais rêve

On m'a démasquée. La cigogne a échappé ma livraison de sac de «*potes*¹». L'initiative emprisonnée dans mon moral au plus bas est désormais survolée par des rapaces. Je dois réaliser la tête de Marie-Antoinette au fond d'un panier à salade. On l'exposera dans ma prison. Les vautours n'ont pas hésité une minute: «il manquait à notre tableau de chasse une reine à détester, incapable de protéger une fillette écrasée comme un oeuf sous un dix roues ». À bord de la voiture de police, on ne rit plus. J'ai rencontré les enfants de la brigadière en pleurs. Ils étaient enchaînés à mes pieds. Sur la banquette arrière, je suis tombée dans le vide. Ils ont profité de ma chute pour filmer ma bouille décapitée.

Dans mon *pitch*, la grotte de Saint-Elzéar a servi de *cash*. Mes portraits ont dessiné sur mon dos leur plan d'évasion. Ils l'ont dissimulé dans la soupe au chou chou. Mon âme en peine se tatoue à la cellule de crise qui explose comme de la dynamite. Dans une marre de sang, ma carte de visite a été nettoyée par de mauvaises langues. Elles exigent que mes ateliers se transforment en interrogatoires et qu'ils s'adaptent à mes conditions de détention. Le mot «coupable» fut prononcé et immédiatement transféré dans une aile à sécurité maximale.

Je narre aux murs qui ont des oreilles mon premier audio-guide que je place sur la tête de mon destin comme une cagoule de bourreau. Une sentence bonbon avec ça? En voici un extrait que tous les encadrés de la bande écoutent religieusement. Même ma dernière croûte se grignote au banc des

accusés! Ouverture du musée à l'heure des messes. Je coupe le canon de la beauté de mes cruels souvenirs, car ma drogue n'est pas douce. Elle brouille toutes les pistes du civisme, de l'ouverture sur le monde, de la tolérance, de l'internationalisme. Elle dépose les armes de mes empreintes digitales.

«Bienvenue dans la science balistique de l'artiste! Sa démarche consiste à rechercher des preuves d'affection à l'égard des détenus.»

Tableau no 001 : le rouge et le noir sont menottés à ses pattes de charognard.

Tableau no 002 : vous voyez là? L'arme du crime flatte un pinceau neuf.

Tableau no 003: ici, le conformisme vise un tronc vide comme un coffre-fort.

Tableau no 004 : ici, on voit une voleuse devant son étalage de souffrance.

Tableau no 005 : ici l'étalagiste boit sa larme à l'oeil tombée de sa dernière bouteille.

Tableau no 006; voilà le tableau matraque de la collection : la mémoire incarcérée.

Tableau no 007 : voyez ce revolver signé Van Gogh.

En fin de parcours, vous êtes invités à suivre la consigne suivante: « évitez de *parler de la perte, de l'exil, de la mort, de l'absence et de la quête de vérité*»!

Merci de votre visite, notre boutique vous attend! N'oubliez pas votre mitraillette au bout du couloir!

1- «potes» est une allusion aux «amis» et non au cannabis.

2- Phrase inspirée de Timothée de Fombelle, écrivain et dramaturge, cité par Marie Fradette «Abuser de l'imaginaire» *Le Devoir*, 13 mai 2019, p. B7.

Métatarses

La violence du fusil d'assaut m'a réveillée. Il n'y a rien à craindre. J'ouvre la lumière. Assise dans ma civière, tout va bien. L'enfant sous un dix roues... Quel cauchemar! J'ai sauté dans de légers chaussons bleues fournis par l'hôpital pour danser de joie et de délivrance! Mais leurs petits élastiques vissaient mes chevilles à deux anneaux olympiques douloureux. Au gradin des métatarses, j'ai harcelé le spécialiste des infections nosocomiales qui a écrit au fabricant.

Lettre à une grosse pointure

Monsieur,

Nous nous étions croisés sur le trottoir au printemps dernier et vous m'aviez dit après avoir échangé quelques mots que vous étiez dans l'annuaire. J'ai saisi votre parole au bond. Quelques jours plus tard, vous avez accepté de vous déplacer chez moi, à mon invitation, afin de prendre connaissance de ma démarche qui porte le nom de «musée des grands Québécois». Je me faisais une joie de vous recevoir, mais un fâcheux événement vint perturber notre rencontre et les conséquences restent navrantes, car elle n'a finalement jamais eu lieu. Le marathon de Montréal ne saurait être mis en cause alors qu'il courait les rues ce jour-là. Il ne s'érigait pas en mur infranchissable. Il ne bloquait pas toutes les voies d'accès de nos précieux échanges à venir. Peut-être une lassitude s'est-elle emparée du trafic puisque vous avez décidé de tourner vos roues. Décidément, le destin s'acharne. J'ai alors trouvé le moyen de vous relancer en ficelant de nouveaux points de fuite. Avez-vous vu passé le légendaire Abebe Bikila¹ lors de votre séjour devant la grille? Lui aussi a franchi la ligne de feu. Pieds nus. J'ai vu plein de « numéros » courir derrière lui. En avance sur leur temps, ils revenaient de loin, coiffant l'arrivée de leur destin vers la voie des grands exploits! Peut-être un clou est-il planté dans la semelle de votre siècle? Sentez-vous un caillou à l'intérieur?

1- Célèbre marathonien éthiopien, arrivé premier, pieds nus, au marathon de Rome en 1960.

Lettre à une grosse peinture (2)

Madame,

J'avoue que...Que je ne connais pas mes grands Québécois et encore moins mes grandes Québécoises. En tout cas...Pas tant que ça. Alors aidez-moi. Parlez-moi de vous. Mes athlètes sont-elles aussi *winner*s que les vôtres? Dressez-moi votre liste, que je m'y conforme; que je sache déposer sur la corde à linge suspendue au-dessus de nos ruelles désertiques, la même ligne de départ. Combien de chaussettes dépareillées alignerons-nous? Je croyais émouvoir en mettant en scène des créateurs et des créatrices sur le chemin des duels qui démaquillent le paysage de ma sueur. Ce que je peins blesse. Aidez-moi à ne plus douter de moi-même.

«Y»

Un jour, à l'ombre d'une marmotte qui grignotait un vieux sigle de Expo 67, je suis tombée sur un

nouveau né : le musée du Gui. Ça alors! Ça m'a rappelé quelqu'un! Son concept se voulait généreux et mignon comme tout: «Entrée gratuite à condition de vous faire la bise sur le seuil de chaque porte pour obtenir la permission de visiter la salle suivante!»

Noël y était aussi à l'honneur. À l'entrée de celle-ci, consacrée aux sapins, juste avant celle-là indiquant «salle des petits Jésus», se trouvait une affiche dégoulinante de remerciements à l'attention du gouvernement québécois pour avoir offert à cette entreprise une subvention à hauteur de 100% pour obtenir pignon sur rue! Quoi? Une subvention à hauteur de 100%?

Du jamais vu! On y rappelait que la somme se justifiait car le gui était une espèce d'arbuste en voie de disparition! Mais ça ne pousse même pas par ici ce truc! Sous les guirlandes, mon épiderme verdit de colère : Hulk en personne! J'arrachai une branche de houx plantée dans le décor, dont les feuilles pointues piquèrent la curiosité de mon journal. Impossible de fermer ma trappe. «Du gui ou du houx?» Me demandèrent de préciser les journalistes... Qu'importe! leur répondis-je. «Ce vulgaire arbuste n'a pas de racines! Cette broussaille parasitaire récoltée par des druides s'érige à la barbe des centaines d'initiatives qui défendent des causes locales qui elles, peinent à subsister! C'est scandaleux!»

Plusieurs musées outrés se mobilisèrent afin de manifester leur indignation. Quelques-uns se trompèrent de chemin: C'est «houx» Hulk? Arrivés sur place, ils installèrent leurs pénates en prévision d'un long siège. Le musée des *snow birds* stationna sa collection de *fifth wheel*. Le musée du linoleum colla ses planchers flottants et ses trappes qui s'ouvrent sous les pieds de ceux qui défient les lignes de piquetage. Le musée du placard diffusait ses films d'horreur. Celui des mégots célèbres toussait sa collection de paquets de cigarettes. Celui des écoliers proposait sa collection de grimaces. Celui des cathédrales immola sa descente en flèche. Celui des carnivores sacrifiait sa vache folle. Celui du phoque exhibait Brigitte Bardot empaillée. Celui des rêveurs promettait de déchirer leur exposition de billets de loterie gagnants non réclamés! J'étais aussi accompagnée par le musée des profondeurs. En forfait il offrait la visite de la grotte de Saint-Elzéar et un bonbon en forme de vertèbre. J'avais aussi invité le musée des obsessions, une sorte de cabane à sucre. Finalement, le musée de la terre de nos ancêtres déroulait des vers rédacteurs de *best-sellers*. Ceux-ci s'apprêtaient à publier une série de petits livres pratiques qui dériveraient tous ses titres en commençant par : «Sachez ramper vers...». Le jeu de mots déclinait déjà quelques excellents titres : «Sachez ramper vers vos succès», «vers vos échecs», «vers la serrure de votre cercueil».

Sous la pression exercée par tous mes complices, l'entreprise intrusive finit par fermer ses portes. Quelques mois plus tard, alors que je furetais dans une foire de brocante, j'ai retrouvé les vestiges du drame. Les derniers artefacts du «musée du Gui» s'étaient étalés sur une table à vil prix. Tous les petits Jésus de sa collection y étaient alignés au plus offrant! Des américains ont débarqué. Ils ont tout acheté! Mais le plus beau de l'affaire, c'est que j'ai retrouvé mon acte de vandalisme. Intact. J'étais fier d'avoir accompli un petit vandalisme de rien du tout. Du genre à vous donner bonne conscience... En numérologie, il paraît que le «Y» «indique *une certaine dualité qui remet en question, analyse et traite les problèmes de plusieurs côtés à la fois, ce qui lui confère un certain mystère*. Les antennes de cette lettre «*captent les énergies d'en haut*¹» .

1- Source : [site internet ma-numérologie-gratuite.com](http://site.internet.ma-numérologie-gratuite.com).

Épilogue

À force de d'indifférence généralisée, j'ai fini par avoir honte de mes convictions, honte de croire en moi, honte «d'aimer» du vent. C'est à Boris Cyrulnik¹ que je dois d'épiloguer sur ce récit. Lui qui affirme que le champ de la blessure est prospère. Lui qui a traversé les affres de la guerre en tant que jeune enfant clandestin et qui avec sagesse, m'apprend que mon travail d'écriture n'est pas étranger à sa psychanalyse. Entre les lignes de son discours, il me révèle que le musée des grands Québécois serait inscrit dans le courant des bienveillantes trahisons. J'y ai effectivement couché mes souvenirs immuables; ceux qui trouvent une issue dans la représentation d'eux-même. Ma démarche m'a donné une sensation de matérialité car la parole s'envole et les coups de pinceaux restent. Mon pinceau agit sur la matière m'enseigne-t-il; mes couleurs me donnent l'impression de vérité, de certitude et d'illusion, mais cette impression a pu me permettre de changer non pas la réalité mais *la manière dont je me représente la réalité*. Ainsi, les conditions précises auxquelles le pinceau répond en tant que facteur de résilience furent-elles réunies. Je suis redevenue maîtresse de mon monde. J'ai trouvé l'invention qui me sauverait de mes cauchemars. J'ai guéri mes blessures en inventant quelque chose. J'ai aussi échappé à la prison du passé en créant ici, mon propre récit. Parce que les mots sont l'invention d'une réalité. Grâce à mon récit, j'ai décidé d'être capable de remanier la représentation du passé. Cela m'a accordé un degré de liberté. Cela a fait de moi une sorte de scientifique. Parce que j'ai opposé la fiction à la méthode scientifique. Nos recherches formulent les mêmes recherches vers des hypothèses similaires car les scientifiques sont des poètes autant que le sont les conteurs d'histoires.

Postface¹

(...) Nous sommes au coeur d'une époque marquée par de profonds bouleversements. La confiance que nous avons en l'avenir est ébranlée. La crise environnementale nous percute. Les technologies transforment nos vies. Un renouvellement générationnel majeur s'opère. Par ailleurs, les iniquités qui perdurent, l'exclusion que subissent encore les Premières Nations et les personnes dites racisées nous obligent à repositionner nos actions. Les ajustements à apporter sont multiples et vertigineux à aborder.

Dans cette grande équation, l'art peut faire oeuvre utile et jouer un rôle plus important que celui que nous lui attribuons de coutume. (...) Au cours des années 1980, le Québec a choisi d'assumer une certaine industrialisation des arts et de la culture. Ce faisant, ces milieux ont connu un développement phénoménal dont nous tirons tous fierté.

Cependant, nous évaluons aujourd'hui les arts et la culture en leur appliquant les mêmes critères que pour les autres secteurs économiques. On veut qu'ils génèrent ventes, exportation et activité touristique. On félicite leur apport au PIB, à l'emploi et leurs retombées économiques. Mais on néglige leurs qualités intrinsèques: le sentiment d'appartenance qu'ils génèrent, leur apport à l'esprit critique, à l'éducation, à l'identité d'un individu ou d'un peuple.

Culture d'exploitation

Au fil des trente dernières années (...), en creusant avec succès le sillon des arts et de la culture de manière compétitive, nous avons instauré une culture d'exploitation des artistes et des travailleurs culturels. Nous avons fait de l'artiste un travailleur autonome livré à une concurrence effrénée où l'épuisement rôde à tous les détours, et ce, sans aucun filet social pour le protéger.

En cette ère numérique, nous n'avons pas su protéger ses droits ni lui verser une juste rétribution. Il y a un fort paradoxe: le secteur connaît un immense succès, mais l'artiste n'y trouve pas sa place.

Dans ce contexte, nous devons avoir le courage d'énoncer une vision d'avenir plus respectueuse du travail de l'artiste et de sa contribution à notre société.

1- Larges pans d'une lettre ouverte adressée à la ministre Nathalie Roy rédigée par Daniel Lavoie, codirecteur général et directeur administratif du Festival TransAmérique, «Redonner la dignité aux artistes», Le Devoir, 9 février 2020, p.B11. Reproduits avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Fin